







GUERRE OUVERTE,

O U

RUSE CONTRE RUSE,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES , ET EN PROSE.

PAR M. DUMANIANT.

*Représentée pour la première fois à Paris , sur le
Théâtre du Palais-Royal , le 4 Octobre 1786.*

Prix , 1 liv. 10 sols.



A PARIS,

Chez CAILLEAU, Imprimeur-Libraire, rue
Galande, N^o. 64.

1786.

428593
18.10.44

NOTE DE L'AUTEUR.

(*) On a répandu dans le Public & imprimé dans le Courrier de l'Europe que cette Comédie était de M. de Cailhava. C'est un de ces bruits qui, destitués de fondement, tombent bien vite d'eux-mêmes : cependant, comme de tous les torts que que puisse avoir un Littérateur, le moins pardonnable est celui de s'approprier les Ouvrages d'autrui, je n'ai pas cru devoir rester muet en cette occasion. Au reste, de tous les compliments que l'on a bien voulu me faire de ma Comédie, celui-ci n'est pas le moins flatteur sans doute; mais je n'ai pas l'amour-propre de croire mériter les honneurs de la comparaison, avec un homme du mérite de M. de Cailhava; & je suis très-persuadé qu'il est malheureux pour les plaisirs du Public que cette Comédie ne soit pas de lui : elle serait alors infiniment au-dessus de ce qu'elle est.

PQ

1981

D8G8

P R É F A C E. (*)

C'EST à la lecture de l'Art de la Comédie, par *M. de Cailhava*, livre instructif & au-dessus de mes faibles éloges ; c'est, dis-je, à cet excellent Ouvrage que je dois l'idée de cette Pièce. Je vais transcrire le passage qui m'a déterminé à traiter le sujet que j'ai choisi.

« Après avoir prouvé que plusieurs in-
» triguants nuiraient à une Pièce, si leurs ru-
» ses tendaient toutes au même but, je vais
» tâcher de faire voir que deux intriguants
» rendraient, au contraire, la Pièce plus piquan-
» te, si loin de travailler pour parvenir à la
» même fin, ils se croisaient de dessein pré-
» médité. Les coups qu'ils se porteraient mu-
» tuellement donneraient au Spectateur un
» plaisir plus varié. Nous n'avons pas, sur no-
» tre Théâtre, une seule Pièce qui mérite de
» nous servir d'exemple.... »

J'avoue que cette espèce de défi, proposé par *M. de Cailhava* à tous les jeunes Littérateurs, me tenta. Je cherchais un sujet qui m'offrit les moyens de mettre des intriguants en opposition ; lorsque je me rappelai que j'avais lu, dans le Théâtre Espagnol, une Comédie d'*Augustin Moretto*, ayant pour titre *la Chose*

impossible. Je la relus avec avidité ; mais , en me présentant un fond heureux , je n'y vis presque aucune scène que je pusse espérer de transporter sur notre Théâtre avec quelque succès. Cependant si pour les détails , les données de ma Comédie , les caractères de mes Personnages je n'ai rien emprunté de l'Auteur Espagnol , je dois convenir aussi que sans sa Pièce je n'aurais pas fait la mienne.

Attaché au Théâtre du Palais - Royal , cette Comédie y était destinée même avant d'être faite. La sensation qu'elle produit dans le Public me flatte d'autant plus, qu'elle contribuera peut-être à faire tomber un préjugé défavorable à ce Spectacle. Bien des personnes s'obstinent à soutenir qu'une Comédie du bon genre y est déplacée ; que les Acteurs ne sont propres qu'à jouer des *farces*. Cependant le succès soutenu du *Danger des Liaisons*, d'*Esopé à la Foire*, du *Revenant*, de la *Théâtremanie*, du *Sculpteur*, des *Bonnes Gens*, du *Fou raisonnable*, des *deux Sœurs*, du *Mensonge excusable* & du *Dragon de Thionville*, que je cite non parce que j'en suis l'Auteur , mais à cause de mes Camarades , & à cause de son genre qui n'est pas celui de la *farce* : toutes ces Pièces , dis-je , auraient dû prouver que ce n'est pas les *farces* seules qu'on applaudit à

notre Théâtre , & que les Acteurs n'y sont pas dénués de talent pour la bonne Comédie. Parce qu'ils ont fait valoir dans le tems des Pièces d'un genre qu'ils sont les premiers à condamner & les seules qu'on leur donnait, devait-on en conclure qu'ils n'étaient propres qu'à cela?

D'ailleurs les temps sont changés. Ce Spectacle n'est plus ce qu'il était à sa naissance. On était alors loin de prévoir qu'il viendrait s'établir pour toujours dans le Palais du premier Prince du Sang , qu'il serait honoré de sa protection , & débarrassé à jamais , par un ordre exprès de Sa Majesté , de ces entraves ridicules qui soumettaient les Pièces que l'on y destinait , à la censure des grands Théâtres.

Les Entrepreneurs (MM. Gaillard & Dorfeuille) qui joignent un zèle infatigable aux connoissances qu'exige la régie d'une telle administration , ne négligent rien pour mériter les encouragements de leurs Protecteurs. Ils ont attiré à leur Spectacle plusieurs Acteurs de Province. En conservant ceux que le Public accueille : ils se proposent d'en engager d'autres encore pour les seconder , & former une Troupe complétte dans toutes ses parties. Les soins qu'ils prennent , pour donner chaque jour plus de consistance à ce Théâtre, sont aussi

avantageux aux jeunes Littérateurs, ordinairement pressés de jouir, qu'aux Comédiens, à qui il présente une nouvelle carrière agréable à parcourir. S'ils renoncent, pour y entrer, à un Répertoire plus brillant & plus étendu, ils sentent qu'ils en seront dédommagés par un travail moins pénible, par la certitude d'avoir un sort plus assuré, & par celui plus doux encore d'appartenir à un Public qui se plaît à encourager leurs dispositions, qui tient compte de tout & qui s'attache aux Acteurs qu'il a vus se former sous ses yeux.

MM. Gaillard & Dorfeuille ont bien prévu qu'ils auraient de nombreux ennemis à combattre. Leurs envieux d'abord, & puis les personnes prévenues qu'il est si difficile de ramener. Ils sont entrés dans la carrière, bien résolus de ne jamais revenir sur leurs pas, de ne répondre à leurs détracteurs que par une conduite sage & soutenue. Déjà ils commencent à jouir du fruit de leur persévérance. Leur Répertoire s'enrichit peu-à-peu de productions agréables, la prévention cesse, & les Amateurs impartiaux les encouragent à poursuivre. Et pourquoi ne les encouragerait-on pas? Le vœu du Public, depuis long-temps, n'était-il pas de voir s'élever un Théâtre, où les jeunes Candidats pussent faire leurs pre-

nières armes ; qui devint une Ecole Dramatique où s'élèveraient des Acteurs pour la Comédie Française , qui n'admettrait que ceux que les suffrages unanimes du Public auraient désignés ?

Consacré particulièrement à la gaieté , il conservera le goût national. C'est chez nous que se formeront les Auteurs qui ramèneront peut-être les beaux jours du premier Théâtre de l'Europe. Nous n'aspirons point à l'honneur de marcher les égaux des Comédiens Français , nous les regardons comme nos Maîtres. C'est à leurs Représentations que , dans nos jours de loisir , nous courons former notre goût. Riches par leur immense Répertoire , riches par les grands talents qu'ils possèdent & qu'ils posséderont toujours de préférence , ils seront à jamais le Spectacle avoué de la Nation ; mais nous ferons tout ce qui dépendra de nous , pour suivre leurs traces le plus près qu'il nous sera possible. La saine partie du Public doit sourire à nos efforts , puisqu'ils sont également utiles à ses plaisirs & aux progrès de l'Art Dramatique.



PERSONNAGES. ACTEURS.

LE BARON DE STANVILLE , vieux Militaire.	<i>M. Dumaniant.</i>
LUCILE , Nièce du Baron.	<i>M^{lle}. Forêt.</i>
NANCI , Gouvernante du Baron.	<i>M^{lle}. Prieur.</i>
L'OLIVE , Valet du Baron.	<i>M. Bordier.</i>
LISETTE , Fille-de - chambre de Lucile.	<i>M^{lle}. Fiat.</i>
L'INGAMBE , Soldat , Invalide , demeurant chez le Baron.	<i>M. Maillé.</i>
FRANÇOIS , Portier du Baron , sourd & begue.	<i>M. Baroteau.</i>
LE MARQUIS DE DORSAN , Amoureux de Lucile.	<i>M. Saint Clair.</i>
FRONTIN , Valet du Marquis.	<i>M. Michot.</i>

La Scène est à Marseille.

D É C O R A T I O N S .

Au premier Acte , une Place publique. (*A la troisième coulisse , à droite des Spectateurs ,*) la Maison du Baron. (*En face , un peu plus haut , celle du Marquis.*)

Au second Acte , un Sallon. (*A droite des Spectateurs , au quatrième chaffis ,*) un cabinet dans lequel entre le Marquis. (*A gauche , idem ,*) un autre cabinet , où il se sauve quand l'Olive se fait entendre.

Au troisième Acte , un Jardin , forme de quarré long , représentant des murs avec un treillage. Au fond , une grille. Deux Pavillons parallèles sur le devant. Plus haut que les Pavillons , il y a deux petits berceaux de charmille. Il fait nuit. Devant le Pavillon (*à gauche des Spectateurs*) deux chaises de jardin.

Les Acteurs sont placés au Théâtre , comme ils le sont en titre de chaque Scène.



GUERRE OUVERTE,
O U
RUSE CONTRE RUSE,
COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARQUIS, FRONTIN.

LE MARQUIS.

Nous voici tout près de mon Hôtel. Tu arrives ?

FRONTIN.

A l'instant , Monsieur le Marquis. Vous m'avez rencontré , comme je descendais de la Diligence de Paris. J'allais m'informer dans quel quartier de

Marseille est votre Hôtel , lorsque vous avez paru. Cette Ville-ci me paraît superbe , & l'on peut bien ne pas y regretter la Capitale.

LE MARQUIS.

Je t'en réponds. Le Commerce y fleurit , l'aisance qu'il répand , un Ciel toujours pur , l'air de gaieté qu'on voit sur tous les visages , tout contribue à en rendre le séjour charmant. Au reste , c'est ma Patrie , il est naturel que je m'y plaise , & mon dessein est de m'y fixer pour toujours.

FRONTIN.

Ah ! ah ! voilà un dessein bien prompt. Vous venez ici pour hériter d'un oncle millionnaire , que vous n'aviez pas vu depuis l'âge de douze ans que vous quittâtes cette Ville. Votre projet , si je m'en souviens bien , était de recueillir l'héritage le plus promptement possible , & de retourner bien vite à Paris pour y jouir de vos richesses. » Mon cher » Frontin , (me disiez-vous , encore une heure avant » le départ ,) je suis bien malheureux que ma présence soit nécessaire à Marseille. Que je vais m'en » nuyer avec ces Provinciaux ! Peut-être ferai-je » obligé d'y végéter un grand mois ! Un mois hors » de Paris ! Ah ! quand on a connu les charmes de » ce séjour délicieux , peut-on exister en Province ? »

LE MARQUIS.

Frontin , tout est changé.

FRONTIN.

Ah ! Monsieur ! Que dira-t-on de vous là-bas , lorsqu'on apprendra cette résolution ?

COMÉDIE.

II.

LE MARQUIS.

Peu m'importe.

FRONTIN.

Au fond j'en suis enchanté. Vous savez combien je soupirais après ce voyage, & si j'en eusse été cru, vous seriez venu ici avant l'expiration du deuil.

LE MARQUIS.

Je suis ravi que ce pays te plaise; j'aurais été fâché que l'ennui t'y eut pris, & que tu m'eusses quitté.

FRONTIN.

Moi, vous quitter! Ah! Monsieur! quand on a un bon maître, on le suivrait au bout du monde, & l'on se plaît par tout avec lui.

LE MARQUIS.

Je te loue de ces sentimens.

FRONTIN.

Mais, Monsieur, ce n'est pas, comme vous, un goût du moment, un caprice de rien, le plaisir du changement, qui me faisaient désirer ce voyage. Apprenez que j'y étais appelé par l'amour le plus vif, le plus délicat, le plus honnête. Apprenez que celle que j'adore y respire; que trois ans se sont écoulés depuis que je n'ai contemplé le minois de mon incomparable Lisette, & que je brûle, enfin, de rapporter à ses pieds, un cœur que n'ont pu seulement effleurer les Finettes & les Marrons de la Capitale.

LE MARQUIS.

Hé bien ! Frontin , nous sommes tous les deux à peu-près dans le même cas.

FRONTIN.

Vous êtes amoureux ? J'aurais dû le deviner. Allons , Monsieur , je prévois que j'aurai de l'occupation dans ce pays-ci comme ailleurs. Pourvu encore que vous n'en aimiez qu'une à la fois , où , que si le diable vous tente de partager votre hommage , vous aimiez deux voisines , & que vous n'alliez pas faire comme à Paris , où vous aviez la rage de les choisir bien éloignées l'une de l'autre ; & , qui souffrait de tout cela ? C'était le pauvre Frontin. Propositions , accords , ruptures , raccommodemens , tout se faisait par moi. J'étais un Ambassadeur à toutes sauces. Encore si j'avais eû les ailes de Mercure , ou la voiture de Monsieur ; mais je trottais à pied come un barbet , & suais à l'avenant. Tour-à-tour grondé , caressé , battu , payé , mes jours se passaient dans ce pénible exercice.

LE MARQUIS.

Je n'en aime qu'une , & c'est pour la vie.

FRONTIN.

Belle , sans doute ? Elle ne le ferait pas qu'elle vous paraîtrait ainsi.

LE MARQUIS.

L'amour ne m'aveugle point.

FRONTIN.

Est-elle jeune , riche , pauvre , fille , femme ou veuve ?

LE MARQUIS.

Je la crois fille.

FRONTIN.

Il est toujours prudent de n'en pas jurer.

LE MARQUIS, *montrant l'Hôtel du Baron.*

Elle demeure là.

FRONTIN.

Et vous là ? Bon cela. De-là, là, le trajet est facile.

LE MARQUIS.

Tout ce que je puis te dire, c'est que je l'aime éperduement. Je la rencontrai à la promenade le jour de mon arrivée. J'appris qu'elle étoit la nièce du Baron de Stanville, vieux Militaire, riche & fort considéré, qui m'a connu dans mon enfance, & qui étoit l'ami de mon oncle.

FRONTIN.

Le Baron de Stanville ! Ah ! Monsieur !

LE MARQUIS.

Qu'as-tu donc ?

FRONTIN.

Quel nom venez-vous de prononcer ?

LE MARQUIS.

Est-ce que tu connais le Baron de Stanville ?

FRONTIN.

Non, Monsieur.

LE MARQUIS.

Pourquoi donc te récrier ?

FRONTIN.

C'est chez lui que demeure ma Lifette.

LE MARQUIS.

Chez le Baron de Stanville?

FRONTIN.

Lui-même, dont l'Hôtel est vis-à-vis du vôtre. Je n'ai pas oublié l'adresse; l'Amour l'avait trop bien gravé dans ma cervelle.

LE MARQUIS.

Tant mieux, nous aurons des intelligences dans la maison.

FRONTIN.

Ah! je connais votre belle; mais n'en espérez rien. Tenez, voici ce que m'écrit Lifette dans sa dernière Lettre: « Mon cher Frontin, mon bien-aimé ». — Je vous fais grace de tout ce qui me concerne, quoique ce soit fort joliment tourné & que j'eusse un plaisir infini à le relire.

LE MARQUIS.

Abrège.

FRONTIN.

M'y voilà. « Je ne suis plus chez ma vieille Comtesse, attendu qu'elle est morte ». Elle ne l'aurait pas quitté sans cela; c'est une fille attachée à ses maîtres comme à son amant.

LE MARQUIS.

Eh! vas donc.

FRONTIN.

Pardon de la digression. « Attendu qu'elle est

» morte. Je suis chez le Baron de Stanville, dans la
» rue de Rome, vis-à-vis de l'Hôtel de ton maître.
» Je fers sa nièce, qui a autant de vertu que de
» beauté. On la marie incessamment ».

LE MARQUIS, *vivement*.

On la marie ! Ah ! Frontin ! il faut rompre ce mariage. Vas trouver Lifette, intéresse-là en ma faveur, peins-lui la vivacité de mon amour pour sa maîtresse ; dis lui qu'elle fasse l'impossible pour détourner cet hymen funeste ; unissez vos efforts, & pour récompense de ce service, je vous marie ensemble, & je me charge de votre sort.

FRONTIN.

Ah ! Monsieur le Marquis ! comptez sur mon zèle. Je n'avais pas besoin de la récompense pour vous servir ; mais elle ne gâtera rien. Je vois même une phrase consolante pour vous. « On la marie » incessamment ; elle ne connaît pas le futur ».

LE MARQUIS.

Il faut empêcher qu'elle ne le connaisse.

FRONTIN.

« C'est l'oncle qui fait ce mariage ».

LE MARQUIS.

Tous ces oncles sont de même, ils ne savent ce qu'ils font.

FRONTIN.

« C'est un Capitaine de Vaisseau ».

LE MARQUIS, *se récriant*.

Un Capitaine de Vaisseau ! Un Capitaine de Vaisseau ne lui convient point. Une fille délicate, belle comme l'Amour !

FRONTIN.

Non, Monsieur, elle ne lui convient pas. Une jolie femme à un Capitaine de Vaisseau ! C'est un meurtre. A la bonne heure, ce sont de braves gens qui se battent bien ; mais ce ne sont point des hommes à femmes. Je cours trouver Lisette. (*Il va pour sortir par la droite du Théâtre.*)

LE MARQUIS, *montrant la maison du Baron.*

Où vas-tu donc ? C'est là qu'elle demeure.

FRONTIN.

Instruite de mon arrivée, elle m'attend chez une amie. Comme les Maîtres ont souvent mauvaise opinion des filles qui ont un amant, & les mettent à la porte sans autre examen, elle m'a recommandé de ne pas l'aller trouver à l'Hôtel. Je vole au rendez-vous. Du courage, Monsieur, du courage. Il y aura bien du malheur, si nous n'opérons pas quelque révolution dans le cœur de la nièce, ou dans les projets de l'oncle. (*Il sort par la droite du Théâtre.*)

SCENE II.

LE MARQUIS, *seul.*

ON la marie incessamment ! Cette phrase cruelle retentit jusqu'à mon cœur & le désole. C'est peut-être une fausse alarme ? Les domestiques sont souvent mal instruits. Eh ! non, au contraire, on ne se cache pas d'eux, ils savent tout, & rien n'est plus certain que ce maudit mariage. Et je le souffrirais !

Non.

Non, non, non. — Ah! je sens que j'aime véritablement cette fois. — Quel parti prendre? Chercher à m'introduire dans la maison? Me faire aimer? M'aimera-t-elle? Quelle apparence! Depuis deux jours entiers que je m'attache à sa poursuite, a-t-elle pris garde à moi seulement? Si ses yeux sont tombés sur les miens, c'était d'un air distrait; elle me regardait sans me voir. Mais ce mariage lui déplait peut-être. — Oui, oui, il lui déplait. — Corame j'affirme cela, parce que je le désire. On la sacrifie à l'intérêt, j'en suis sûr. — Si je me proposais, moi? Je suis héritier, jeune. J'ai un rang, un nom dans le monde. Ah! je n'ai jamais mieux senti le prix de la fortune. — Elle me préférera à un Marin. Oh! très-certainement. L'oncle lui-même sera flatté de ma demande. Le mariage n'est pas fait; on peut le rompre. Je le romprai, je leverai toutes les difficultés. S'il y a un dédit, je le payerai. Je ne demanderai point de dot; les avantages les plus forts, le douaire le plus considérable, j'offrirai, je donnerai tout, tout. Elle est si belle, si intéressante, qu'il n'est point de sacrifice qu'elle ne mérite.... Par qui ferai-je faire la demande? Eh! parbleu! par moi-même. Un autre n'y mettrait pas le même zèle, la même chaleur. Le Baron était l'ami de mon oncle; il s'est fait écrire hier chez moi, il est naturel que je lui rende sa visite aujourd'hui. Je ferai tomber la conversation sur sa charmante nièce. Des éloges, je passerai à ma proposition. Fasse le Ciel qu'elle soit acceptée! Mais; qu'il n'aille pas s'aviser de me refuser, cet oncle. car je sens que je deviendrais capable de tout
(*Appercevant le Baron qui sort de chez lui.*) Eh!

juste Ciel ! le voici qui sort de chez lui. Sa présence m'interdit. Jamais je n'avais connu ce trouble. Abordons-le pourtant.

SCENE III.

LE MARQUIS, LE BARON.

(*Le Baron s'arrête à deux pas de sa porte , & regarde à sa montre.*)

LE MARQUIS, *allant au Baron.*

MONSIEUR le Baron ?

LE BARON.

Monsieur ?

LE MARQUIS.

Vous ne me remettez pas ?

LE BARON.

Pardonnez - moi. C'est vous , mon cher Marquis. Depuis douze ans que je ne vous ai vû , votre figure n'est presque pas changée. Oh ! je vous reconnais bien ; mais vous êtes un homme à présent. Vous étiez autrefois l'écolier le plus espiègle..... Vous m'avez fait bien des tours.

LE MARQUIS.

Vous vous êtes fait écrire hier chez moi ; je suis honteux de m'être laissé prévenir.

LE BARON, *gaiement.*

Tenez , bannissons le cérémonial. J'ai été trente ans l'ami de votre oncle, il venait chez moi , j'allais

chez lui, sans façon. La cordialité, la franchise, la gaieté provençale; telles étaient nos communes devises. Si vous pensez comme lui; si le radorage d'un vieux Militaire ne vous ennuie pas, venez chez moi à toute heure, à tous momens, vous y ferez toujours le bien reçu. J'en agirai de même à votre égard. Vous verrez bientôt si je suis votre homme; tel je me montrerai le premier jour, tel vous me verrez dans la suite. L'amitié qui nous liait, votre oncle & moi; celle que j'avais pour vous, quand vous étiez enfant, la confiance qu'inspire votre physionomie, tout me garantit d'avance que vous me conviendrez à merveille.

LE MARQUIS.

Ah! Monsieur,.... mon oncle vous aimait beaucoup, il ne cessait de me le répéter.

LE BARON.

Autrefois. Il y a si long-tems que vous n'êtes venu ici.

LE MARQUIS.

.... C'est dans ses lettres qu'il m'entretenait de vous. (*à part.*) Je ne fais ce que je dis.

LE BARON.

Il n'aimait guères à écrire pourtant.

LE MARQUIS.

Il m'écrivait à moi. Nous étions en relation pour des affaires.

LE BARON.

Ma foi, je ne lui en ai jamais connu d'autres que celles de songer à ses plaisirs.

LE MARQUIS.

Il en avait pourtant. — C'est par lui que j'ai su que vous aviez une nièce charmante.

LE BARON.

Par lui ? Je crois que le pauvre homme ne l'a jamais connue. Je ne l'ai retirée du couvent que depuis sa mort. Il est vrai que je lui en parlais souvent.

LE MARQUIS.

Elle est belle, Mademoiselle votre nièce.

LE BARON.

Oh ! ce n'est point , parce que je suis son oncle. Je ne mets pas d'amour-propre à cela ; mais c'est sans contredit la plus aimable , & la plus belle créature de tout Marseille. Je ne tarirais pas si j'entreprenais son éloge. Elle est gaie , espiègle ; elle se plaît quelquefois à me faire enrager : je l'ai mise sur ce pied-là ; mais elle est sage , douce , réservée avec tous les autres. Il n'y a qu'avec moi qu'elle a son franc-parler. Elle me lutine , elle me fait mille tours ; mais je le lui rends bien. A propos , je la marie , on doit vous avoir dit cela ; c'est le bruit de la ville.

LE MARQUIS , *indifféremment*.

Oui , j'en suis instruit.

LE BARON.

Eh bien ! puisque vous êtes ici , vous danserez à sa nôce.

LE MARQUIS.

Ce mariage est donc bien avancé ?

LE BARON.

Non , pas autrement ; mais il est décidé.

LE MARQUIS.

C'est un Capitaine de vaisseau ?

LE BARON.

Le fils d'un de mes anciens camarades qui fut tué au siège de Mahon. Le jeune homme se fera un nom , ou se fera tuer comme son père. De plus , je suis son parain. Il s'est distingué à la dernière guerre. Les Gazettes ont parlé de lui avantageusement. Dans l'Inde , il a eu l'honneur de sauver la vie à son Chef-d'Escadre , de couler bas deux navires ennemis , & d'en prendre un troisième. Le Roi l'a récompensé. Sensible aux belles actions , j'ai voulu en faire de même. Je n'avais rien de plus précieux à lui offrir que ma nièce , & je l'ai fait.

LE MARQUIS.

Ainsi vous sacrifiez Mademoiselle votre nièce ?

LE BARON.

Qu'appellez-vous , sacrifier ? En la faisant la femme d'un brave Officier , je crois l'honorer encore. Il y a beaucoup de gens riches , beaucoup de gens titrés dans le monde ; mais il y en a peu qui valent la peine que l'on s'occupe d'eux.

LE MARQUIS.

Mais , si votre nièce avait de la répugnance pour ce mariage ?

LE BARON.

Elle n'en a pas montré jusqu'à présent.

LE MARQUIS.

Connaît-elle celui que vous lui destinez.

LE BARON.

Elle ne l'a jamais vu.

LE MARQUIS.

Et vous pensez qu'elle l'aimera ?

LE BARON.

Cela n'est pas absolument nécessaire.

LE MARQUIS.

Y songez-vous ?

LE BARON.

Est-ce qu'on est ordinairement amoureux de ceux qu'on épouse ? Je n'ai jamais vu mettre cette clause dans un contrat.

LE MARQUIS.

Ce devrait être pourtant la première de toutes , & nos loix ont eu tort de ne rien prononcer sur cet article.

LE BARON.

Vous embrassez la cause des jeunes gens.

LE MARQUIS.

J'embrasse la cause de la nature & de l'humanité.

LE BARON.

Voilà les mots à la mode : on a tout dit , quand on les a prononcés.

LE MARQUIS.

Je parle d'après mon cœur. Si votre nièce pour-

tant se sentait un dégoût invincible pour celui que vous lui destinez, ou qu'un autre vint à lui plaire?...

LE BARON.

Cela serait différent. J'ai promis au Capitaine de faire humainement tout ce qui dépendrait de moi pour lui assurer la main de Lucile ; je lui ai écrit que j'emploierais tout pour la déterminer, excepté l'autorité.

LE MARQUIS.

Ah ! vous êtes un oncle charmant , adorable.

LE BARON.

Je ne suis que juste ; j'aime trop ma nièce pour être son tyran.

LE MARQUIS.

Vous m'enhardissez.

LE BARON.

Comment ?

LE MARQUIS , *aux genoux du Baron.*

Je me jette à vos pieds.

LE BARON.

Que faites-vous ? Au milieu de la rue ! Relevez-vous , Marquis. Que signifie cela ?

LE MARQUIS , *toujours à genoux.*

J'adore votre nièce.

LE BARON.

Depuis deux jours que vous êtes à Marseille ?

LE MARQUIS.

Un regard ^{de son} a décidé du reste de ma vie. Je vous

demande sa main , & comptez que vous trouverez en moi le neveu le plus soumis & le plus respectueux.

LE BARON, *le faisant relever.*

Vous êtes aussi leste dans vos propositions , que prompt à vous enflammer.

LE MARQUIS.

La violence de mon amour , la circonstance , tout me force à cette démarche précipitée. Votre nièce m'est arrachée , si je tarde. Excusez un Amant. Vous avez connu l'amour , sans doute , & quand il est extrême , vous sçavez qu'il rend capable de tout.

LE BARON.

Monsieur le Marquis, je suis fâché de ce que je viens d'entendre. Dans toute autre circonstance , vous devez croire que je vous aurais préféré à qui que ce fût ; mais j'ai donné ma parole , & rien ne peut m'engager à y manquer. De plus , si ma nièce vous aimait , je ne contraindrais pas son inclination.

LE MARQUIS.

Elle ne pourra être insensible à la pureté , à la vivacité de ma flamme. Retardez cet hymen fatal. Donnez-moi le tems de la convaincre de la sincérité de mes sentimens , & laissez moi l'espoir de les lui faire partager un jour.

LE BARON.

Ma nièce ne vous connaît pas.

LE MARQUIS.

Je me ferai connaître.

LE BARON.

C'est ce que j'empêcherai de tout mon pouvoir.

LE MARQUIS.

Vous savez quelle est ma fortune. Exigez, il n'est point d'avantage que je ne sois prêt à faire à Mademoiselle votre nièce. Je ne demande point de dot: je ne veux qu'elle, elle seule; & en la possédant je me croirai trop heureux encore.

LE BARON.

Vous m'affligez, Marquis. Je me vois dans la nécessité de vous interdire ma maison jusqu'après le mariage de ma nièce.

LE MARQUIS.

Quelle cruauté!

LE BARON.

La prudence l'exige. Le mariage fait, si vous voulez nous voir, vous nous ferez autant d'honneur que de plaisir.

LE MARQUIS.

Le mariage fait! Alors, je n'aurai plus qu'à mourir.

LE BARON.

Ce sont des mots que cela. On n'en meurt plus.

LE MARQUIS, *avec la plus grande chaleur jusqu'à la fin de la Scène.*

Vous me refusez, vous me mettez au désespoir. Vous ne soupçonnez pas tout ce que je suis capable d'entreprendre.

LE BARON.

Eh! que ferez-vous ?

LE MARQUIS.

Ce que je ferai, ce que je ferai?..... Suffit....
(*Gaiement.*) Voulez-vous parier que, si je me le mets en tête, je viens à bout de rompre ce mariage, & de faire entrer votre nièce dans mes intérêts.

LE BARON.

Oh! je vous parie que non.

LE MARQUIS.

Vous ne me connaissez pas.

LE BARON.

Je suis aussi fin que vous.

LE MARQUIS.

Ne me défiez pas.

LE BARON.

Je vous donne carte blanche. Je suis même si tranquille sur tout ce que vous pouvez entreprendre, que je vous promets la main de ma nièce, si vous réussissez à mettre ma prévoyance en défaut.

LE MARQUIS, *très-gaiement.*

Vrai ?

LE BARON, *aussi gaiement.*

Très-vrai.

LE MARQUIS.

Vous consentez ?

LE BARON.

D'honneur.

LE MARQUIS.

Vous êtes charmant. (*Avec explosion.*) Allons, ce fera guerre ouverte.

LE BARON.

Allons, ce fera guerre ouverte. Mais, un moment. Faisons nos conventions. Songez que le Capitaine arrive aujourd'hui, & que je ne peux vous accorder que très-peu de tems,..... le reste de la journée.... jusqu'à minuit.

LE MARQUIS, *le regardant & un peu déconcerté.*

Jusqu'à minuit !... Le terme est court.

LE BARON.

Vous faiblissez ? Vous avez peur ?

LE MARQUIS.

Non.... Mais.... N'importe.... Va, jusqu'à minuit.

LE BARON.

Dispensez-vous d'employer avec moi de ces moyens usés....

LE MARQUIS.

Oh ! je vous ferai plus d'honneur.

LE BARON.

Je vous les permets tous, excepté la violence.

LE MARQUIS, *avec sensibilité.*

M'en soupçonnez-vous capable ?

LE BARON.

Inventez quelle ruse il vous plaira, je vous promets de la découvrir sans peine.

LE MARQUIS, *gaiement.*

Ah! ça, votre nièce est à moi, si j'ai l'art de l'instruire de mes sentimens & de les lui faire agréer?

LE BARON.

Oh! non pas.

LE MARQUIS.

Quoi donc?

LE BARON.

Il faudrait, par exemple, ce qui est très-difficile, & je crois même impossible, que vous pussiez parvenir à l'emmener de chez moi de son plein gré, & sans que je m'en aperçusse.

LE MARQUIS, *étourdiment.*

Oh! c'est une bagatelle.

LE BARON, *gaiement.*

Mais, vous m'effrayez; il faut que je rentre chez moi, pour voir si ma nièce y est encore. Peste! vous m'avez l'air d'être à craindre.

LE MARQUIS, *le ramenant.*

Adieu, mon oncle.

LE BARON.

Votre oncle! Ah! je crains bien de ne pas l'être de sitôt. Vous ne prenez pas la bonne porte pour entrer dans ma famille. Monsieur le Marquis, je vous baise les mains. (*Il entre chez lui.*)

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, *seul.*

IL faut avouer que je suis bien malheureux. Il m'arrive une seule fois en ma vie d'être amoureux sérieusement, & je le suis d'une femme que l'on va donner à un autre. — Allons, il faut soutenir la gageure. L'amour donne de l'esprit aux plus fots. Pourquoi ne m'en donnerait-il pas, à moi ? Qui fait ce qui peut arriver ? Mille plans se présentent déjà à mon imagination. Il serait plaisant que je pusse réussir dans mon entreprise. Frontin, le fidèle Frontin, ne m'aidera-t-il point de ses lumières & de son génie ? Ne puis-je pas gagner les domestiques du Baron ? Avec l'or, on vient à bout de tout. Eh bien ? Je le prodiguerai. Je sens renaître l'espérance dans mon cœur, & ce pressentiment m'est le garant assuré du succès.

SCÈNE V.

FRONTIN, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

AH ! Frontin !

FRONTIN.

Ah ! Monsieur !

LE MARQUIS.

Je quitte le Baron.

FRONTIN.

Je fors d'avec Lifette.

LE MARQUIS.

Je lui ai demandé sa nièce.

FRONTIN.

Elle s'intéresse en votre faveur.

LE MARQUIS.

Il me la refuse.

FRONTIN.

Elle désespère de vous être utile.

LE MARQUIS *surpris*.

Ah ! ah !

FRONTIN.

Nous avons fait de belles découvertes, à ce qui me paraît.

LE MARQUIS.

Je lui ai dit, piqué de ses refus, que j'enlèverais sa nièce.

FRONTIN.

La belle avance !

LE MARQUIS.

Il me l'a promise, si j'en viens à bout.

FRONTIN.

Le drôle de marché.

LE MARQUIS.

Il compte sur sa prévoyance.

FRONTIN.

Et, vous comptez sur mon génie?

LE MARQUIS.

Précisément.

FRONTIN.

Vous avez mal fait de le prévenir.

LE MARQUIS.

J'ai dit cela dans un moment où j'étais hors de moi.

FRONTIN.

On a tant de peine à tromper ceux qui ne s'attendent à rien.

LE MARQUIS.

C'est vrai.

FRONTIN.

Et comment surprendre un homme averti?

LE MARQUIS.

Et qui, sur tout, n'est pas un sot. Un vieux Militaire.

FRONTIN.

Qui a fait des siennes dans son tems.

LE MARQUIS.

Je disais cela pour l'épouvanter ; il en a ri.

FRONTIN, *avec colère.*

Il en a ri ! Eh bien ! il faut faire en sorte qu'il

ne rie pas le dernier. La difficulté de l'entreprise augmentera la gloire du succès.

LE MARQUIS.

C'est ce que j'ai pensé.

FRONTIN.

C'est ce que je sens, moi. Le grand mérite d'attraper un vieux Gêronte, perclus de tous ses membres, bête comme un oïson, & qui donne tête baissée dans des pièges mal tissus ? Le beau, le noble, le sublime, est de venir à bout d'un de ces personnages qui ne doutent de rien. Celui-ci est donc bien madré ?

LE MARQUIS.

Il en a l'air.

FRONTIN.

Tant mieux. D'abord celui qui attaque n'a qu'un objet en tête ; il fait ce qu'il va faire , au lieu que celui qui se défend, peut être la dupe de ce qu'il prévoit le moins. En second lieu , tous les hafards feront pour nous.

LE MARQUIS.

Raisonnement superbe ?

FRONTIN.

Lisette nous secandra, sans contredit.

LE MARQUIS.

Elle n'est pas seule dans la maison ?

FRONTIN.

Eh ! non , par malheur. Le domestique du Baron, consiste en cinq personnes. (*Un mouvement de*

de surprise de la part du Marquis.) D'abord, un vieil invalide, impotent & gouteux, camarade de guerre du Baron, homme incorruptible, & plutôt ami que serviteur de son maître; un Portier, espèce d'imbécile, sourd comme une trappe, être absolument nul; ma Lifette qui vous est dévouée; un l'Olive, personnage subtil, si l'on veut; mais sans tenue, indiscret, bavard, présomptueux, animal qu'on ne peut s'attacher, assez à craindre pour nos projets; mais moins encore qu'une vieille Gouvernante, le Conseiller intime de son maître, digne, à ce que m'a dit Lifette, d'être Duegne en Espagne, & que je redoute d'autant plus, qu'elle vient de me voir avec ma bien-aimée; que cela fustit, si l'on fait que je suis à vous, pour la rendre suspecte à l'oncle, & nous fermer tout accès dans la maison.

LE MARQUIS.

Il faut la gagner.

FRONTIN.

Ou s'en défaire.

LE MARQUIS.

J'aimerois mieux la gagner.

FRONTIN.

Elle est vieille.

LE MARQUIS.

Je lui dirai des douceurs.

FRONTIN.

Excellent! elle doit aimer l'argent.

LE MARQUIS.

Je lui donnerai de l'or.

FRONTIN.

Elle est à nous. (*Il se retourne & aperçoit Nanci dans le lointain.*) Ah! Monsieur!

LE MARQUIS.

Quoi!

FRONTIN.

Voici le personnage qui s'achemine par ici. Je vous laisse ensemble. Je vais faire un tour à l'Office. Les grands esprits, comme les fots, ont besoin de se restaurer. Un verre de Champagne m'exaltera l'imagination. Allons, Monsieur, faites votre chef-d'œuvre, séduisez une poularde de soixante ans, & moi, je vais tracer, en buvant, le plan de l'attaque, & tâcher de déconcerter tous ceux de la défense.
Il sort.)

SCENE VI.

LE MARQUIS, *seul.*

CES vieilles filles sont revêches. L'air de celle-ci n'est point gracieux.



SCÈNE VII.

LE MARQUIS, N ANCI.

(Elle traverse le Théâtre pour rentrer chez le Baron. Elle cherche la clef dans sa poche. Elle a toujours un ton dur. Sa mise est celle d'une vieille Gouvernante. Casaque de couleur , tablier blanc à poches , coëffe noire par-dessus un bonnet monté.

LE MARQUIS.

M ADEMOISELLE ?

N ANCI.

Monfieur.

LE MARQUIS.

Vous servez chez le Baron de Stanville ?

N ANCI.

Je fers... Je fuis la Gouvernante de la maison ,
Monfieur.

LE MARQUIS.

Vous êtes toujours fraîche , Mademoifelle.

N ANCI.

Je l'étais autrefois , Monfieur.

LE MARQUIS.

Vous l'êtes encore , Mademoifelle.

N ANCI.

Je vous remercie de votre compliment ; mais je
fuis votre fervante , Monfieur. (Elle retourne à la
porte du Baron.)

LE MARQUIS.

Un mot, Mademoiselle, un mot. J'ai une chose de la plus grande importance à vous communiquer.

N A N C I, *revenant & à part.*

C'est quelque amoureux de la nièce, je vais le rembarrer. (*Haut.*) Que voulez-vous, Monsieur?

LE MARQUIS.

Vous êtes bien sévère, Mademoiselle.

N A N C I.

C'est mon humeur, Monsieur.

LE MARQUIS, *la cajolant.*

Cet air que vous prenez, contraste avec votre physionomie naturellement douce.

N A N C I.

Vos cajoleries ne me séduiront point. Je suis laide & vieille à présent, je le fais.

LE MARQUIS.

Point du tout.

N A N C I.

Et méchante par-dessus le marché. Vous êtes un amoureux, je le devine à votre air patelin, mais n'espérez rien de moi. J'aime mon maître, il ne m'a point fait de mal encore pour que je lui joue un mauvais tour. Il marie sa nièce à un Capitaine de Vaisseau, qui arrive aujourd'hui. Demain l'on s'épouse : ainsi perdez toute espérance.

LE MARQUIS, *d'un ton doux et tendre.*

Je ne la perdrais pas, si vous vouliez me secourir.

N A N C I.

Pour qui me prenez-vous , Monsieur ?

L E M A R Q U I S.

Pour une personne compâtissante.

N A N C I, *vivement.*

Je ne compâtis point à des maux que je ne puis plus éprouver.

L E M A R Q U I S, *lui présentant une bourse.*

Deux cens louis qui sont dans cette bourse ne pourraient-ils vous séduire ?

N A N C I.

Ah! ah! nous y voilà !

L E M A R Q U I S.

Vous acceptez ?

N A N C I.

Non , Monsieur , je n'ai besoin de rien. J'ai un fort assuré , & l'argent ne m'engagera jamais à faire une mauvaise action.

L E M A R Q U I S, *à part.*

Allons , il n'y aura qu'une fille incorruptible au monde , & il faut que ma maudite étoile me la réserve.



S C E N E V I I I.

LE MARQUIS, NANJI, LE BARON,
sur le seuil de sa porte.

LE BARON. *Il se tourne pour prêter l'oreille, & reste dans cette situation quelques instans.*

NANJI avec notre amoureux !..... Écoutez.

NANJI, *d'un ton un peu railleur.*

Je vous plains bien sincèrement. Vous aimez donc bien, Mademoiselle ?

LE MARQUIS, *apercevant le Baron.*

(*A part.*) Le Baron ! Changeons de batterie.
(*Haut.*) Je ne m'attendais pas à l'accueil que j'ai reçu de vous.

NANJI.

Il est tout naturel.

LE MARQUIS.

Mais je suis enchanté des sentimens que vous faites paraître.

NANJI.

Tout de bon ?

LE MARQUIS.

Je suis charmé que vous vous foyez montrée à moi telle que vous êtes.

LE BARON, *toujours à sa porte.*

Ah ! ah !

LE MARQUIS.

On m'avait dit toute autre chose de vous.

N ANCI.

Il y a de si méchantes langues.

LE MARQUIS, *chaudement.*

Continuez toujours de même.

N ANCI.

J'espère bien ne changer jamais.

LE MARQUIS.

Le Baron, j'en suis sûr, ne croit pas cela de vous.

N ANCI.

Pardonnez-moi. Il doit le préfumer,

LE BARON, *à part.*

La coquine !

LE MARQUIS.

Vous voulez le bonheur de sa nièce ; c'est fort bien fait. Acceptez cette bourse pour prix de votre zèle.

N ANCI.

Monsieur !....

LE MARQUIS.

Prenez, prenez, je connois à présent votre façon de penser, j'en rendrai compte. Mais... C'est qu'il y avait mille à parier contre un, que vous ne vous conduiriez pas ainsi.

N ANCI.

Avais-je donné lieu à cela ?

LE MARQUIS.

Les personnes de votre âge se font un malin plaisir.... Vous comprenez bien ? Mais c'est que vous êtes charmante.

N A N C I.

Vous êtes fou.

LE MARQUIS.

Non , non , je ne le suis pas. (*Il l'embrasse avec la plus grande chaleur.*)

N A N C I.

Que faites-vous ? Finissez donc, finissez donc.

LE MARQUIS.

Si vous sçaviez combien je suis content de vous avoir rencontrée. Je suis certain à présent du succès de notre affaire. Ah ! Monsieur le Baron , Monsieur le Baron , où êtes-vous ? Il y aurait-là de quoi lui faire tourner la tête.

LE BARON , *s'avancant au milieu.*

Me voilà.

LE MARQUIS , *avec un faux air de confusion.*

Ah ! juste Ciel ! tout est perdu , Mademoiselle , il a tout entendu.

LE BARON *en colère.*

Oui , j'ai tout entendu.

N A N C I.

Eh bien ! tant mieux.

LE BARON , *étonné.*

Comment , tant mieux ?

N A N C I.

Cela doit vous faire plaisir.

L E M A R Q U I S.

Je suis désespéré. Nous ne vous croyons pas si près ; mais , Mademoiselle vous aime infiniment , & je vous jure que c'est une personne incorruptible.

L E B A R O N , *avec confiance & appuyant.*

Monsieur le Marquis , & d'un de déconcerté !

N A N C I , *froidement.*

Quel galimathias !

L E B A R O N.

Quant à vous , Mademoiselle , vous n'êtes plus à moi dès ce moment.

N A N C I.

Quel langage !

L E B A R O N.

Gardez-vous de remettre le pied dans la maison. Mais , vous n'êtes pas à plaindre , Monsieur le Marquis vous donnera un asyle.

N A N C I.

Ecoutez-moi donc.

L E B A R O N.

Pas de réplique. Je suis plus fin que vous ne pensez. Demain je vous enverrai ce que je vous dois.

N A N C I.

Vous êtes dans l'erreur.

L E M A R Q U I S , *avec le plus grand sang-froid.*
Elle dit vrai.

LE BARON.

A votre âge !.... N'avez-vous pas de honte....
Vous devriez rougir. Mais je devais m'y attendre.
Moi , compter sur votre fidélité ! Non , je n'y ai
jamais sincèrement compté , Mademoiselle ; il y a
vingt-cinq ans que j'ai ce soupçon sur le cœur.
Allez , allez malheureuse , & gardez-vous de repa-
raître jamais devant mes yeux.

N A N C I , *en colère.*

Ah ! vous le prenez ainsi ? Eh bien ! je suis bien
aise de vous dire que votre nièce ne se soucie pas
du Capitaine , que nous trouverons moyen de l'in-
struire de l'amour de Monsieur , & que je vous
apprendrai qu'on n'offense pas impunément une
personne comme moi.

LE BARON.

Je me moque de vos menaces.

N A N C I.

Vous vous croyez bien fin.

LE BARON.

Autant & plus que vous.

N A N C I.

En me perdant , vous perdez votre bon génie.

LE BARON.

Mon mauvais , plutôt. Vous étiez haïe , détes-
tée de toute la maison.

N A N C I.

Vous êtes un vieux fou.

LE BARON, *avec la plus grande colère.*

Vous êtes une insolente , une vieille.... que....
que.... que... que j'abandonne à son mauvais destin.

(*Il rentre chez lui.*)

SCÈNE IX.

LE MARQUIS, NANJI.

LE MARQUIS, *avec l'air de la plaindre.*

O H ! mon Dieu ! mais il est méchant , cet homme , très-méchant !

NANJI.

Oh ! il me le paiera , il me le paiera. Oui , je vous servirai , contre mon inclination , à la vérité ; mais pour me venger de son indigne conduite à mon égard. D'abord , déguisez-vous comme il vous plaira , dissimulez-vous être reconnu , il faut que vous vous introduisiez chez lui , que vous vous présentiez aux regards de la nièce. La vue d'un joli homme est plus éloquente que toutes les Epîtres. Laissez-moi faire après , je trouverai moyen de vous être utile , & de le faire repentir de m'avoir défiée.



S C E N E X.

FRONTIN, LE MARQUIS, NANCI.

FRONTIN, *arrive en tapinois.***E**H bien ! Monsieur ?LE MARQUIS, *vivement.*

Elle est à nous.

FRONTIN, *de même.*

Elle est à nous ! vivat, Monsieur le Marquis. Une femme comme cela est un trésor pour une intrigue. Elle est à nous ! (*Il va à elle.*) Que je l'embrasse ! Que je l'emporte en triomphe ! Voilà, voilà l'étendard sous lequel nous devons marcher, c'est le garant de la victoire !

(*Il emporte Nanci jusqu'à la porte de l'Hôtel du Marquis.*)

Fin du premier Acte.



ACTE II.

Le Théâtre représente un Salon.

SCENE PREMIERE.

LE BARON, *avec une Lettre à la main.*

LE Capitaine est arrivé. Il m'écrit qu'il est en rade & qu'il vient dîner avec moi. Tant mieux, il ne pouvait venir plus à propos. Je serais enchanté qu'il fût bel homme, & qu'il pût plaire à ma nièce à la première vue. — Je ne reviens pas de l'air de confiance & de la présomption de ce jeune étourdi. Cependant, tout en plaisantant, ne nous laissons pas surprendre; assurons-nous de la fidélité de nos gens, par l'appât des récompenses, ou par la crainte du châtiment. Holà, l'Olive, François, l'Ingambe, Lisette, accourez tous.

SCENE II.

FRANÇOIS, L'INGAMBE, LE BARON,
LISETTE, L'OLIVE.

LISETTE, *du fond.*

O N y va, on y va.

L'INGAMBE.

Me voila, me voila.

L'OLIVE.

Qu'y a-t-il donc, Monsieur le Baron? Vous ferait-il arrivé quelque accident?

LE BARON.

Non, mes enfans; mais on menace de me jouer un mauvais tour.

L'INGAMBE.

Qui sont ces marauds-là? Que j'aïlle leur couper les oreilles, mon Capitaine.

FRANÇOIS, *qui est arrivé très lentement & bégayant.*

Est.... est.... est-ce que vous.... ous.... ous nous demandez?

LE BARON, *fait signe que oui à François.*

En deux mots, voila le fait. Le Marquis de Dorfan, mon voisin, à qui j'ai refusé ma nièce, parce que, comme vous savez, je l'ai promise au Capitaine Roland, a parié avec moi qu'il l'enlèverait, & je me suis engagé à la lui donner, s'il était assez adroit pour réussir dans son projet avant minuit.

L'OLIVE.

Monsieur le Baron, ce Marquis là ne fait donc pas que vous avez l'Olive à votre service.

L'INGAMBE.

Vous ne lui avez donc pas dit que votre ancien Soldat, le père l'Ingambe, était homme à le faire sauter par-dessus les murs de votre jardin?

LISETTE.

Il ignore donc, Monsieur le Marquis, que Lisette

seule est capable de dénouer cette intrigue sans le secours de personne, & qu'il y a plus de malice dans cette tête là, que dans toutes les têtes des Soubrettes passées & futures.

LE BARON.

Je suis enchanté de vous trouver dans des dispositions aussi favorables à mes intérêts, & j'espère qu'aucun de vous ne fera comme cette coquine de Nanci, qui avoit embrassé les intérêts du Marquis.

L'INGAMBE.

Elle ne valait rien.

L'OLIVE.

Elle était vieille.

LISETTE.

Elle était méchante.

LE BARON.

Aussi je l'ai mise à la porte. Soyez-moi fidèles, & je vous promets à chacun cinquante louis, si vous m'aidez à faire échouer le Marquis dans sa tentative.

L'OLIVE.

Monsieur le Baron, vous pouvez nous payer d'avance. Je regarde pour ma part, l'argent comme gagné. Ce fera même du profit sans gloire.

L'INGAMBE.

Je veux qu'on me mette à l'eau pour le reste de mes jours, s'il trouve le secret de s'introduire ici, seulement.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS; LE MARQUIS, *au fond.*

LE MARQUIS; *il est déguisé avec une redingotte & une perruque.*

DIABLE! ils sont tous là. Cachons-nous quelque part. (*Il entre dans un cabinet à sa gauche, dont il trouve la porte ouverte.*)

L'OLIVE.

Ah! que n'a-t-il à son service quelqu'un de ces fourbes subtils, qui savent inventer de ces tours d'adresse, qu'on a du plaisir à déconcerter! Ce serait alors ruse contre ruse. Mon génie s'échaufferait, s'enflammerait, & je voudrais le prendre dans le piège même qu'il aurait dressé.

FRANÇOIS.

Qu'est.... est.... est-ce donc que vous dites entre vous?

L'INGAMBE.

On garde une citadelle, & on ne garderait pas une femme!

LISETTE.

Quelle différence! une femme n'est pas immobile comme une citadelle. Tournez la tête, crac, elle vous échappe, si le jeu lui plaît.

L'OLIVE.

Oui, quand un sot en est le gardien.

LE

LE BARON.

Dieu merci, je ne le suis pas, & je consens à passer pour tel, s'il gagne son pari.

FRANÇOIS.

Il y.... y a quel....el.... que chose d'ex... extraordinaire. Qu'on est malheureux d'être sourd !

LE BARON.

Ce pauvre diable de François enrage de ne pouvoir entendre ce que nous disons.

L'INGAMBE.

Je le mettrai au fait là-bas en buvant bouteille.

LE BARON.

Vous voilà tous ici, & pendant ce tems-là si quelqu'un allait s'introduire dans la maison....

L'INGAMBE.

Vous avez raison. Il faut envoyer François à la porte. (*Il lui fait signe de descendre.*)

FRANÇOIS.

A...aller là ...à....à bas ?

L'INGAMBE, *lui fait signe de fermer la porte.*

FRANÇOIS.

Fer.. er... mer la...a...porte ?

L'INGAMBE, *lui fait signe que oui, & le pousse.*

FRANÇOIS.

Moi, j'entends tout avec les yeux. (*Il sort très-doucement.*)

SCENE IV.

L'INGAMBE, LE BARON, LISETTE.
L'OLIVE.

LE BARON.

MALGRÉ sa furdité , c'est un Serviteur fidèle.

L'INGAMBE.

Comptez aussi sur moi.

LE BARON.

Je te connais & te rends justice. Vous veillerez en bas , François & toi. Tu as de bonnes oreilles , & lui de bonnes jambes : il courra pour toi , & tu entendras pour lui. Restez tous les deux à la porte & ne laissez entrer qui que ce soit , sans m'en prévenir.... ou sans qu'ils aient dit , *amour & bombarde* , qui feront les mots d'ordre pour nos amis.

L'INGAMBE.

Soyez tranquille , je n'ai pas oublié ce que c'est qu'une consigne , & le diable lui-même resterait à compter les clous de la porte , s'il n'avait pas l'honnêteté de me dire : *Amour & bombarde*.



SCÈNE V.

L'OLIVE, (*) LE BARON, LISETTE.

LE BARON.

IL ne me reste plus qu'à faire entrer ma nièce dans notre ligue. C'est une fille sage ; elle sera outrée , j'en suis sûr , de l'insolence du Marquis.

L'OLIVE.

Il y a autant à parier pour que contre. Les femmes ont toujours eu une prédilection marquée pour les gens entreprenans.

LISETTE, *avec ironie.*

Croyez-vous cela , Monsieur l'Olive ?

L'OLIVE.

J'en parle de science certaine. Voudrais-tu nier que tu m'adores ?

LISETTE.

Ah ! c'est vrai , je l'avais oublié , & je t'en donnerai des preuves. (*A part.*) Tu me payeras cette impertinence.

LE BARON.

Tant mieux , mes enfans. Que votre amour mutuel se joigne à votre attachement pour moi , travaillez de concert à dérouter notre impudent jeune homme. Je me charge de vous établir , & votre mariage se fera le jour même que celui de ma nièce.

(*) L'Olive passe à la droite du Baron.

L'OLIVE.

Eh ! friande ! la récompense te tente. Une dot & l'Olive ? Ne lui parlez plus de cela , Monsieur le Baron , elle en perdrait le peu de raison qui lui reste.

L I S E T T E.

Que Monsieur l'Olive est pénétrant !

L E B A R O N.

Pendant que je préviendrai ma nièce de ce qu'on machine contre son honneur , l'Olive ira au Port s'emparer du Capitaine , & le mènera ici. Il m'a écrit ce matin , que son Navire était en rade , qu'il y laisserait son valet , qui est son factotum , pour veiller à ses affaires , qu'il se mettrait dans une chaloupe avec son bagage le plus pressé , & qu'il viendrait dîner chez moi.

L'OLIVE.

Comment est fait ce Capitaine ?

L E B A R O N.

Ma foi , je ne l'ai pas vu depuis le jour de sa naissance , où je le tins sur les fonds Baptismaux.

L'OLIVE.

Il peut être un peu changé depuis ce tems-là. N'importe , je le reconnâtrai tout de suite. Trente ans , le visage brun , la voix forte , tel est mon homme. Le Capitaine Rolland ! A son nom seul , on devine sa tournure. Je vais , je cours , je vole & je reviens.

L E B A R O N.

Un moment , un moment. En allant au Port , passe chez le Tailleur de ma nièce ; tu lui diras qu'il vienne tout de suite lui prendre mesure de ses habits de noces. Le plaisir d'être parée & brillante , étourdira Lucile & l'empêchera de réfléchir sur cet

hymen, qui n'est peut-être pas tout-à-fait de son ût.

L I S E T T E.

Ah ! Monsieur ! que vous connoissez bien les femmes !

L' O L I V E.

Monsieur le Baron, je cours exécuter vos ordres, vous envoyer un Tailleur, & vous amener le Capitaine.

L E B A R O N.

N'oublie pas de donner le mot d'ordre au Tailleur.

L' O L I V E, *revenant au milieu.*

Le mot d'ordre ?... Je l'ai, ma foi, oublié.

L I S E T T E.

L'imbécille ! *Amour & bombe.* Tu veux te charger de mener une intrigue & tu n'as pas de mémoire !

L' O L I V E.

Les génies supérieurs voyent en grand : les fots s'amusent aux détails. (*Il parle à l'oreille du Baron.*)

L I S E T T E.

Et voilà pourquoi les fots attrappent presque toujours les gens d'esprit. Mais, vas donc, vas donc, bavard impitoyable.

L' O L I V E.

C'est bien à toi à me faire ce reproche. Mais je pars, & je te prouverai que si je parle bien, je fais bien mieux agir encore. (*Il sort.*)

L E B A R O N.

C'est bon, c'est bon. Ah ! voici ma nièce.

SCENE VI.

LUCILE, LE BARON, LISETTE.

LE BARON.

APPROCHEZ, Lucile, approchez. Vous avez, sans doute, un cœur sensible à l'injure ?

LISETTE.

Sans contredit, autrement elle ne ferait pas de son sexe.

LUCILE.

Mais c'est selon, mon oncle.

LE BARON.

Comment, c'est selon ? Que penseriez-vous, par exemple, d'un étourdi qui a la hardiesse de vous aimer ?

LUCILE.

Ah ! c'est un de ces crimes qui n'allume jamais le courroux d'une femme.

LE BARON.

Qui, sur le refus que je lui ai fait de votre main, s'est vanté de vous enlever.

LUCILE.

Soyez tranquille, mon oncle. On n'enlève que celles qui le veulent bien.

LE BARON.

Et je me flatte que vous ne le voudrez pas ?

LUCILE, *gaiement.*

Il ne faudrait pas en jurer.

LE BARON.

Celui-ci est singulier, par exemple.

LUCILE.

S'il a le talent de me le faire vouloir ?

LE BARON.

Vous plaisantez, Lucile ?

LUCILE.

Je vous parle sérieusement. Pour qu'un homme soit épris au point de vouloir faire une pareille étourderie, il faut qu'il aime éperduement. Il est toujours flatteur d'exciter une grande passion : on finit quelquefois par la partager, & le cœur une fois pris, la tête se perd bien vite.

LE BARON.

En tout cas, je sçaurai y mettre ordre.

LUCILE.

Si vous me gênez, si vous y mettez de la contrariété, vous avancerez ses affaires.

LE BARON.

Ah ! vous allez voir qu'il faudra que je fasse beau jeu à ce jeune étourdi ?

LUCILE.

Il est jeune, mon oncle ! Qui est-il ? Est-ce un homme de qualité ? Est-il beau, spirituel, bien fait ?

LE BARON.

C'est ce que vous ne sçauvez pas.

LUCILE.

Vous avez tort encore. Mon imagination va le parer de mille charmes qu'il n'a pas peut-être, & je meurs d'envie de le voir.

LE BARON.

Eh bien ! je vous déclare que vous ne le connaîtrez, que quand vous serez la femme du Capitaine.

LUCILE.

Tenez, votre Capitaine me paraissait excellent hier, pour un mari ; il m'était proposé, je l'acceptais. Aujourd'hui on me donne à lui, & je n'en veux plus.

LE BARON.

Oh ! ça, Mademoiselle, vos folies m'amusent ordinairement ; mais cette lubie ne me plaît pas du tout, je vous en avertis. Vous dépendez de moi, j'ai votre parole, j'ai donné la mienne ; le Capitaine vient de deux mille lieues pour vous épouser, & vous serez sa femme. Quant au freluquet qui s'est mis en tête de vous arracher de mes mains, je saurai vous garantir de ses poursuites, & je vous annonce que je ne vous perdrai pas un instant de vue, jusqu'à l'arrivée du Capitaine.

LUCILE.

Tenez, mon oncle, prétendre garder une femme malgré elle, c'est la chose impossible ; & si Lisette & moi, nous rous le mettions en tête.....

LE BARON.

Ne comptez pas sur les secours de Lisette, je

lui ai promis un mari & une dot pour prix de sa fidélité.

L I S E T T E.

C'est vrai ; l'on m'a promis un mari & une dot
Une dot & un mari ! ah ! c'est bien tentatif pour
une fille qui soupire après ces deux articles. Aussi
j'ai donné ma parole ; & quoiqu'il arrive , je la
tiendrai , fut-ce au péril de ma vie . Hé bien ! qu'en
dites-vous , Monsieur ? Ai-je de la résolution pour
une Lisette ?

S C È N E V I I.

LE MARQUIS , LUCILE , LE BARON ,
L I S E T T E.

LE MARQUIS , *à part , sortant du cabinet.*

IL reste. Allons, de la hardiesse. (*Il avance comme
s'il venait de dehors.*)

LE BARON.

Qui est-là ?

LE MARQUIS , *parlant provençal.*

« *Amour & bombarde.* » A ces mots-là , vous
boyez que je suis au fait , Monsieur. Monsieur l'Olive
m'a assuré qu'en les prononçant les portes s'oubri-
raient pour moi. Aussi votre Portier instruit de sa
consigne m'a gracieusement fait monter en m'assu-
rant que j'aurais l'honneur de vous rencontrer ,
ainsi que votre charmante nièce à qui j'ai à faire.

LE BARON.

Au fait. Qui êtes-vous ?

LE MARQUIS.

Je suis le premier garçon du Tailleur de Madame , & en son absence , je viens prendre mesure. Monsieur l'Olive m'a dit que la chose pressait , puisqu'il y a des habits de nœces qui doivent être prêts pour demain au plus tard. (*A part.*) Il ne me reconnaît pas.

LE BARON , *à part.*

Ce drôle m'est suspect.

LUCILE.

Monsieur le Tailleur , rien n'est moins pressé que ces habits-là.

LE BARON , *à part.*

Me trompai-je ? (*Haut.*) Prenez , prenez toujours la mesure. Que les habits soient faits ou non , Mademoiselle , cela ne vous engage à rien.

LE MARQUIS.

Monsieur le Baron a raison. Si le futur ne vous plaît pas , les habits n'en seront pas moins de votre goût. J'aurai un plaisir infini à travailler pour vous , & je compte passer la nuit pour votre service.

LE BARON , *à part.*

C'est mon étourdi. (*Haut.*) Allons , Monsieur le Tailleur , dépêchez-vous. (*A part.*) Quel est son dessein ?

LE MARQUIS.

De quelle manière Madame veut-elle qu'on l'ha-

bille ? Est-ce à la Turquie , à l'Anglaise ? Madame veut-elle le costume d'une Princesse ou celui d'une Bergère ? (*Avec sentiment & fixant Lucile.*) Quelque soit l'habit que vous choisissiez , vous n'en ferez pas moins charmante. Une jolie femme embellit tout ce qu'elle porte.

LUCILE.

Vous êtes galant , Monsieur le Tailleur.

LE MARQUIS.

Les gens de ma profession le sont tous.

LE BARON, *à part.*

L'effronté ! n'éclatons point encore.

LE MARQUIS, *prenant la taille de Lucile.*

Quelle taille élégante ! on peut la tenir entre ses dix doigts.

LE BARON.

Que faites-vous donc , Monsieur le Tailleur ?

LE MARQUIS.

C'est ma façon de prendre mesure , Monsieur le Baron. Je dédaigne la routine de mes confrères. Soyez tranquille , Madame , je vous servirai comme vous le méritez. — Tournez un peu de mon côté. Bon ! Levez le bras gauche , baissez le droit. Prenez cela. (*Il lui veut donner une Lettre qu'il laisse tomber.*)

LE BARON.

C'est un peu trop fort , Monsieur le Marquis.

LUCILE.

Monsieur le Marquis !

LE BARON.

Il faut être plus fin pour nous attraper.

LE MARQUIS, *très-rapidement & lui baissant la main.*

Oui, c'est moi, belle Lucile, qui vous adore... qui....

LE BARON, *les séparant.*

Ne vous gênez pas. Eh bien ! mais !...

LE MARQUIS *échappe au Baron, & revient baiser la main de Lucile. Le Baron le rattrape & le conduit vivement à la porte.*

SCÈNE VIII.

LUCILE, LE BARON, LISETTE.

LE BARON, *très en colère.***L**AISSEZ donc faire..... ce Monsieur..... En vérité!...LUCILE, *riant.*

L'excellent tour ! Mais il est bien cet homme-là.

LE BARON.

Si je le renfermais chez moi. L'Ingambe ? (*Il va au fond du Théâtre.*)

LUCILE.

Que vois-je ? une Lettre ! (*Elle la ramasse.*)LE BARON, *revenant,*

Que dites vous ? Une Lettre ? Mais je perds un temps... L'Ingambe ?

LUCILE.

Arrêtez donc, mon oncle.

LE BARON.

Laissez-moi. L'Ingambe ! Holà ! l'Ingambe ? Ferme la porte. Mademoiselle ; donnez-moi cette Lettre.

LUCILE, *la lui présentant & la retirant.*

Oh ! oui, mon oncle, mais il faut que je la lise un peu.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENTS, FRANÇOIS.

FRANÇOIS, *arrivant toujours doucement.*

L'IN..... ingambe dit que vous. ... ous..... appelez.

LE BARON.

Allons. Ils l'auront laissé sortir. (*Criant à l'oreille de François.*) Qu'est-ce que tu dis ?

FRANÇOIS.

Que..... vou..... voulez-vous ?

LE BARON.

Au Diable soit l'animal ! (*Lui faisant faire une pirouette.*) Hé ! vas donc.

FRANÇOIS.

I..... i..... ils sont fous. (*Il sort.*)

S C E N E X.

LUCILE, LE BARON, L'OLIVE, LISETTE.

(Pendant la scène du Baron avec l'Olive, Lucile fait signe à Lisette, & elles lisent la lettre au fond du Théâtre.)

LE BARON.

C'EST ce coquin de l'Olive qui m'a trahi, mais il me le paiera.

L'OLIVE, *arrive en courant.*

J'ai diablement couru.

LE BARON, *donnant des coups de bâton à l'Olive.*

Ah! vous voilà, Monsieur le drôle. C'est donc ainsi que vous trahissez votre Maître?

L'OLIVE.

Que Diable signifie cela? Est-ce ainsi qu'on accueille un Serviteur loyal & fidèle?

LE BARON.

Eh! oui, un Serviteur loyal & fidèle?

L'OLIVE.

Expliquez-vous donc. Avant de pendre un homme, on lui fait son Procès du moins.

LE BARON.

Je sçais tout.

L'OLIVE.

Que sçavez-vous?

LE BARON.

Il fort d'ici.

L'OLIVE.

C'était lui ! j'aurais dû m'en douter.

LE BARON.

Ah ! ah ! te voila donc au fait ? Tu l'as donc vu ?

L'OLIVE.

Et senti , de par tous les diables. Comme j'entraîs , il sortait , & il m'a régale d'un soufflet.... ah ! d'un soufflet!.... Il faut l'avoir reçu pour en connaître la qualité.

L I S E T T E , revenue à sa place.

Te maltraiter après ce que tu avais fait pour lui ! Oh ! c'est indigne de sa part.

L'OLIVE.

Que voulez-vous donc dire , tous tant que vous êtes ? Savez-vous que cela me ferait damner ? L'un me roffe dans la rue , l'autre dans la maison. Où faut-il donc que j'aille pour être en sûreté ?

LE BARON.

Comment ! fripon insigne , âme double & sans foi , tu m'oseras soutenir que ce n'est pas toi qui as introduit ici le Marquis , en lui conseillant de se faire passer pour le garçon du Tailleur.

L'OLIVE.

Ah ! ah ! Monsieur ! Est-il possible que vous me soupçonniez d'un pareil tour ? Premièrement , le Tailleur de Mademoiselle n'a jamais eu que des filles pour ouvrières , & en second lieu , je venais

vous dire que ce pauvre Tailleur est mort subitement ce matin, & que ce petit accident l'empêcherait de travailler pour votre nièce.

LE BARON.

Mais, quel autre que toi l'aurait instruit que j'avais demandé le Tailleur? Ce n'est pas Lisette, elle ne m'a pas quitté. Dis, maraud, qui lui aurait donné le mot de l'ordre?

L'OLIVE.

Je n'en fais rien; mais je jure.... par les cinquante louis, que vous m'avez promis, que ce n'est pas moi.

LE BARON.

Ce ne peut être l'Ingambe. Cependant, il faut que je l'interroge. Lisette, vas lui dire de monter. (*Lisette sort*).

L'OLIVE.

Interrogez, & quand vous aurez découvert la vérité, vous ferez fâché des coups de bâton que vous m'avez préalablement distribués. En tout cas, je les laisse sur votre conscience.

SCENE XI.

LUCILE, L'INGAMBE, LE BARON,
L'OLIVE, LISETTE.

LE BARON.

JE te connais pour un homme vrai, mon vieux camarade, est-ce toi qui as fait entrer ici le Marquis,

Marquis , soit par inadvertance , soit par des raisons que je ne puis deviner?

L'INGAMBE.

Mon Capitaine, je n'ai jamais de raison pour manquer à mon devoir , & sur cet article je n'ai jamais d'inadvertance.

LE BARON.

Je te crois ; mais tu as vu entrer un homme?

L'INGAMBE.

Personne n'est entré.

LE BARON.

C'est un peu fort.

L'INGAMBE.

C'est la vérité. J'en ai vu sortir un. Je ne fai d'où diable il venait. Il m'a dit : *Amour & bombe*, qui étaient les mots d'ordre : c'était ma consigne pour ouvrir la porte , & malgré mes soupçons , il a bien fallu le laisser sortir.

L'OLIVE.

Réparation à l'Olive , Monsieur le Baron , réparation à l'Olive.

LE BARON.

Allons , je te pardonne.

L'OLIVE.

Bien obligé.

LE BARON.

Ily a quelque diablerie la-dessous.

L'OLIVE.

Moi , je devine la chose. Il se fera glissé dans la

E.

maison, pendant que nous ne cherchions point encore à en défendre l'entrée. Il ne lui aura pas été bien difficile d'entendre ce que nous disions & de bâtir sa fable là-dessus.

LE BARON.

Cela se peut ; mais qu'importe ? La belle avance pour lui ! Tiens, l'Olive, demande à Lisette, malgré son déguisement, je l'ai reconnu du premier coup-d'œil.

L I S E T T E.

Ah ! c'est vrai ; & moi, qui flaire un amoureux de cent pas, je n'ai point eu le moindre soupçon de la ruse.

LE BARON.

Retournez à vos postes. Plus de mots d'ordre, & qu'on refuse la porte à tout le monde.

L' O L I V E.

Quoi ! même au Capitaine Rolland ?

LE BARON.

Non, parbleu ! Est-ce que tu l'as vu ?

L' O L I V E.

Et reconnu d'abord à son costume & à sa figure. Il m'aurait suivi ; mais il m'a fait prendre les devants pour l'annoncer. Il attendait qu'on eût débarqué deux caisses d'effets précieux des Indes, dont il veut vous faire présent. Il sera ici dans la minute.

LE BARON à l'Olive.

Reste à la porte. Ne vas pas faire de qui-proquo ; en prenant quelqu'autre pour lui.

L'OLIVE.

Du diable si l'on m'y prend. (*Al'Ingambe.*)
Allons, vieux père, allons à nos postes. Sans toi,
cependant, sans ton témoignage, mon innocence
souponnée, après avoir été battue, allait encore
se voir indignement mise à la porte.

SCENE XII.

LUCILE, LE BARON, LISETTE;

(*Elle se met à travailler à un ouvrage quelconque.*)

LE BARON.

Oh ça! Mademoiselle, j'espère que nous verrons
cette Lettre.

LUCILE, *la lui donnant.*

Volontiers, mon oncle; je n'ai nulle envie de
vous en faire un mystère. La voila; mais elle ne
vous apprendra rien que vous ne sachiez déjà. Le
Marquis m'y détaille la conversation que vous avez
eu ensemble, le petit traité que vous avez fait. Il
me dit mille choses obligeantes sur ce qu'il appelle
ma beauté. Il me parle de son amour d'une ma-
nière aussi délicate que galante. Convenez, mon
Oncle, qu'il a bien de l'esprit, & que sa physio-
nomie ne dément pas l'élégance de son style.

LE BARON.

Si bien que vous en voila coëffée?

LUCILE.

Non pas, mon oncle; mais je ne puis m'empê-

E 2

cher d'être flatté de son empressement, & mari pour mari, je l'aimerais mieux que votre Capitaine.....

LE BARON.

Que vous épouserez cependant.

LUCILE.

Oui, si le Marquis échoue dans son projet.

LE BARON.

Il y échouera.

LUCILE.

Mais s'il réussit ?

LE BARON.

En ce cas.... J'aurai fait tout ce qui dépendra de moi, & le Capitaine n'aura rien à me reprocher.

LUCILE, *gaiement*.

Ah !... vous me mettez à mon aise.

LE BARON.

Comment ?

LUCILE.

Faisons aussi un petit traité, mon oncle.

LE BARON.

Quel traité ?

LUCILE.

Que de quelque manière que cela tourne, nous prendrons l'un & l'autre notre parti galamment.

LE BARON.

Pour la singularité du fait, je le veux bien. Vous épouserez le Capitaine sans murmurer, si je parviens à déconcerter les projets du Marquis.

LUCILE.

Oui, mon oncle, & vous signerez de même de bonne grace mon contrat avec le Marquis.

LE BARON.

Oui, ma chère nièce. Si avant minuit, sans employer la violence, il trouve le secret de vous conduire chez lui.

LUCILE.

A merveilles. Allons, faisons la guerre en ennemis généreux.

LE BARON.

Vous resterez neutre.

LUCILE.

Je ne puis vous le promettre, je suis de trop bonne-foi pour cela. Je sens que mon cœur incline en secret pour le Marquis.

LE BARON.

N'importe. Tenez, ma chère nièce, épargnez-vous une peine inutile, je suis difficile à tromper.

LUCILE.

L'Amour est inventif.

LE BARON.

Je suis averti.

LUCILE.

Et voila le bon. Où serait le mérite sans cela ? Mais ce qui me plaît dans tout ceci, c'est que je puis vous tromper sans scrupule ; j'ai votre permission pour cela.

LE BARON.

Et moi, j'ai votre consentement pour vous tenir sous la clef, sans que vous ayez le droit de vous en plaindre.

LUCILE.

M'en plaindre! pas du tout. Je vais donc jouer le rôle d'une pupille de Comédie, que guette sans relâche un tuteur quinteux & bisarre. Il me faut prendre, n'est-ce pas, une mine réservée devant vous, les yeux baissés, le regard furtif & l'oreille aux aguêts. Allons, mon oncle, tâchez de prendre de votre côté la figure qui vous convient, l'air bourru, inquiet & jaloux.

LE BARON.

Reposez-vous sur moi de mon personnage, soyez tranquille; mais demain matin....

LUCILE.

Demain matin?... Oh! je veux retrouver mon oncle & l'embrasser de tout mon cœur.

S C E N E X I I I.

LUCILE, LE BARON, L'OLIVE,
FRONTIN, *en uniforme de Capitaine de Vaisseau*, LISETTE.

L'OLIVE.

VOICI le Capitaine.

LE BARON.

Nouveau renfort.

L'OLIVE.

J'ai voulu vous le présenter moi-même , de peur qu'on ne l'escamota dans l'escalier , & qu'un autre ne se présentât à sa place.

LE BARON.

C'est bon. Laisse-nous.

SCENE XIV.

LUCILE, LE BARON, FRONTIN,
LISETTE.

(*Quatre Porte-faix, avec deux caisses, dont une au milieu du Théâtre & l'autre sur la droite, de manière que l'on puisse bien voir celle du milieu, dans laquelle est le Marquis.*)

LE BARON.

Eh ! que je vous embrasse , mon filleul.

FRONTIN.

Bon jour, mon cher parrain ; que j'ai de joie à vous voir. (*Aux Porte-faix.*) Pourquoi porter cela jusqu'ici ? (*Au Baron.*) Pardon , ce sont deux caisses de nos bagatelles des Indes , dont je veux faire cadeau à ma future. J'avais dit qu'on les laissât en bas. (*Aux Porte-faix.*) Retournez-vous en , mes amis , vous êtes payés. (*Ils sortent.*) Il semblerait , en vérité , que je veuille mettre de l'apparat à ces babioles.

LE BARON.

A quoi bon ces présens ? Vous auriez été aussi bien reçu sans cela.

FRONTIN.

Je n'en doute pas ; mais j'ai toujours entendu dire qu'en France on n'aimait que ce qui venait de loin , & ce fera , sans doute , tout le mérite de mon cadeau.

L I S E T T E , *se levant.*

Je suis curieuse de voir ces belles choses des Indes.

FRONTIN , *à part.*

Ah ! diable ! (*Haut.*) Avec plaisir. Commençons par celle-ci. (*Montrant la caisse à droite.*)

LE BARON.

Ah ! nous avons bien autre chose à faire qu'à contenter la curiosité de Mademoiselle Lisette.

L I S E T T E.

Donnez , donnez-moi les clefs.

FRONTIN , *ferrant la main de Lisette.*L I S E T T E , *le reconnoissant.*

Ah ! ah ! — Par laquelle commencerai-je ?

FRONTIN , *montrant la première caisse.*

Par celle-ci. Ce sont des étoffes. Ouvrez sans crainte , il n'y a rien de fragile.

LE BARON.

Que vous êtes bon !

(*Lisette ouvre la malle , se tient à genoux devant & a l'air d'examiner les effets , quoiqu'elle prête attention à la conversation.*)

F R O N T I N.

Pourquoi pas , si cela peut la contenter ? (*Saluant Lucile.*) Voici , sans doute , votre charmante nièce. Elle a l'air bien sérieux. Ah ! on rêve à la veille d'un mariage , cela donne à penser.

L U C I L E.

Oui , sans doute , j'ai sujet de réfléchir.

F R O N T I N.

L'hymen avec un Marin n'a rien que d'agréable. Il est si rarement avec sa femme , qu'il n'a que le tems de la voir pour l'aimer , & puis , si par hasard , il ne plaît pas , les dangers , l'inconstance de l'Onde , la laissent toujours dans la douce expectative du veuvage.

L U C I L E

Si je prends un mari , c'est pour être toujours avec lui ; je serais fâchée de lui survivre.

F R O N T I N.

Eh bien ! en ce cas , je suis votre homme. Je m'arrangerai de manière que vous puissiez être de toutes mes courses. Inquiétudes , espoir , peines , dangers , bonheur , tout nous sera commun. Notre Navire deviendra l'aîle de l'Amour. Nous verrons ensemble les côtes du Malabar & celles de Guinée ; par-tout je me ferai honneur de présenter ma femme , par-tout elle attirera les regards & les suffrages : nous serons heureux ensemble tous les jours de notre vie , & si par malheur une vague vient jamais à nous engloutir , nous aurons du moins la douceur de nous noyer de compagnie.

L I S E T T E.

(*A part.*) Le drôle a de l'esprit. (*Haut.*) Comme c'est beau tout cela.

L U C I L E.

Monfieur , je n'aime pas les voyages où l'on court de fi gros rifques.

F R O N T I N.

Mon parrain , la future ne me paraît pas merveilleufement difpofée en ma faveur. Y aurait-il quelqu'amourette en campagne ? J'en ferais fâché. Sa vue a fait fur mon cœur une impreflion trop profonde , pour que je ne fois pas difpofé à faire valoir mes droits , & à difputer fa main à mon Rival , tel qu'il fut.

L E B A R O N.

Soyez fans inquiétude. C'eft une bagatelle qui l'occupe ,une gageure.... Je vous conterai tout cela à table. C'eft une hiftoire plaifante , un tour qu'on prétend nous jouer.... Allons , ma nièce , acceptez la main de Monfieur.

F R O N T I N.

Venez , ma belle Dame ; je crois , fans peine , que l'efpoir de vous pofféder peut rendre capable de tout.

(*Ils fortent.*)



SCENE X V.

LISETTE, LE MARQUIS, *dans une des caisses.*

LISETTE.

C'EST Frontin, Délicieux ! & moi, qui ne le reconnaissait pas ! Il s'exprime comme un homme de qualité. Cela n'est pas étonnant, un Valet de Chambre ! Mais par quelle aventure joue-t-il ici le rôle de Capitaine ? Est-ce de concert avec lui ? Est-ce qu'on a gagné l'Olive ?

LE MARQUIS, *dans la caisse.*

Lifette, Lifette ? ouvre moi.

LISETTE, *regardant.*

Qui m'appelle ?

LE MARQUIS.

Moi, moi, qui étouffe.

LISETTE, *éclatant de rire.*

Ah ! j'y suis. L'excellent tour ! Chut. Que je voie si nous sommes en fureté. (*Elle regarde.*) Bon ! personne. (*Elle ouvre.*)

LE MARQUIS, *sortant de la caisse.*

Eh ! je respire. Cache-moi quelque part, je ne puis plus tenir là dedans.

LISETTE.

Vous cacher ? je ne fais où ? Il y a ici peu d'endroits sûrs, vu la défiance où l'on est. Mais l'Olive est donc du complot ?

LE MARQUIS.

Non.

L I S E T T E.

C'est donc le Capitaine ?

LE MARQUIS.

Non plus.

L I S E T T E.

Qui donc ?

LE MARQUIS.

La vieille Nanci a tout fait. Elle a été trouver le Capitaine sur son bord ; elle le retient par une fausse confiance. Il croit le Baron en campagne , & ne viendra que demain matin. Nous avons trompé l'Olive lui-même.

L I S E T T E.

Divin ! l'affaire prend couleur à présent. Nous voici quatre contre trois dans la maison.

LE MARQUIS.

Nous saisissons le premier moment favorable à nos desseins.

L I S E T T E.

J'entends monter rapidement l'escalier. Jetez-vous dans ce cabinet. Tapissez-vous sous la toilette. (*Le Marquis entre dans le cabinet. à sa droite.*)



SCENE XVI.

L'OLIVE, LISETTE.

L'OLIVE, *accourant.***L**ISETTE? Lifette! grande nouvelle.

LISETTE.

Comment?

L'OLIVE.

Parle bas, il est là.

LISETTE.

Qui? là?

L'OLIVE.

Un des Porte-faix m'a tout conté. Frontin fait le Capitaine, & le Marquis est dans cette caisse. Je vais le faire reporter en son hôtel par François qui va monter à cet effet; & puis, quand l'Im-gambe, qu'on a envoyé en commission, sera de retour, nous rendrons au seigneur Frontin les taloches que j'ai reçues.

LISETTE.

On t'a trompé. Je viens d'ouvrir cette caisse devant Monsieur. Elle était pleine d'effets que j'ai déjà ferrés.

L'OLIVE, *allant à la caisse.*

Cela ne se peut.

LISETTE, *ouvrant la caisse.*

Vois, elle est vide.

L'OLIVE, *étonné.*

Tu étais du complot.

LISSETTE.

Imbécille ! songe que tu m'es promis. Comment un homme tiendrait-il là dedans ?

L'OLIVE.

Il en tiendrait deux.

LISSETTE.

Pas seulement la moitié d'un.

L'OLIVE, *se mettant dans la caisse.*

Entérée !..... regarde si je n'y suis pas à mon aise.

LISSETTE.

Oui, tu y tiendras..... & ta tête ?....

L'OLIVE.

Ma tête ?.... Tiens.... Regarde....

LISSETTE.

Es-tu bien ?..... (*Elle ferme vite la caisse.*) Bon ?
je te tiens, à mon tour.

L'OLIVE, *criant dans la caisse.*

Finis donc. Ouvre-moi, ouvre-moi, j'étouffe.



SCÈNE XVII.

LISETTE, FRANÇOIS, L'OLIVE,
dans la caisse.

FRANÇOIS.

EM.... em.... emporter le Marquis en.... en....
son hôtel ? (*Lisette fait signe qu'oui.*)

L'OLIVE, *crie dans la caisse.*

François.... Monsieur le Baron.

LISETTE.

Crie tant que tu voudras , du diable s'il l'entend !

(FRANÇOIS *traîne la caisse* , & *Lisette la pousse.*) (*)

SCÈNE XIII.

LISETTE, LE MARQUIS.

LISETTE, *appelle le Marquis qui est dans le cabinet.*

MONSIEUR le Marquis , vous avez entendu ,
tout est découvert. La porte est libre , sauvez-vous ,
retenez l'Olive , vous aurez de mes nouvelles.

LE MARQUIS.

Pourquoi fuir ?

LISETTE.

Il le faut , sauvez-vous. J'ai mon projet en tête.

(*) Pour faciliter ce jeu de Théâtre , on adapte des roulettes à la caisse.

Allez recevoir l'Olive, c'est-là l'essentiel, & gardez qu'il n'échappe.

LE MARQUIS.

J'obéis ; mais souviens-toi que mon bonheur dépend de toi. Je me fie à ton zèle. (*Il sort.*)

SCENE XIX.

L I S E T T E, *seule.*

ALLONS, un coup de maître. L'Olive est parti. Accusons-le. Découvrons la première au Baron ce qu'il ne peut tarder d'apprendre. Gagnons sa confiance par ce dernier trait. Le reste ira de suite.

SCENE XX.

FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN.

CHUT ! ton Maître monte sur mes talons. Point d'air d'intelligence.

L I S E T T E.

Et toi, décampe. Tout est découvert. Vois, le Marquis a disparu.

FRONTIN.

Ah ! Ciel ! Comment ?

L I S E T T E.

Echappe-toi à bon compte, pendant que la porte est libre.

SCENE

SCENE XXI.

LE BARON, FRONTIN, LISETTE.

(Il va pour s'échapper , il se trouve nez à nez avec le Baron , & se sauve.)

LE BARON.

Où allez-vous donc ? Nous allons prendre le café ici.

FRONTIN.

Je suis à vous dans la minute.

(En même - temps que Frontin s'échappe , Lisette tombe dans un fauteuil en jouant l'évanouissement.)

SCENE XXII.LE BARON, LISETTE, *dans le fauteuil.*

LISETTE.

Ah ! Monsieur !

LE BARON.

Qu'as-tu donc !

LISETTE.

J'ai à peine la force de parler.

LE BARON.

Que signifie cela ? L'un me fuit tout troublé ,
l'autre respire à peine.

F

L I S E T T E.

L'Olive.... Le Marquis.... Le Capitaine.... Je ne fais par où commencer.

L E B A R O N.

Eh bien ! le Capitaine ?

L I S E T T E.

Le Capitaine est un fripon.

L E B A R O N.

Prends garde à ce que tu dis.

L I S E T T E.

Ce Capitaine... c'est Frontin, le valet-de-chambre du Marquis... L'Olive était gagné.

L E B A R O N.

D'où le fais-tu ?

L I S E T T E.

Le Marquis était caché dans une des caisses.

L E B A R O N.

Il en manque une.

L I S E T T E.

Quand l'Olive a vu que je savais tout, vite il a fait remporter la caisse par François. Avez-vous vu comme le feint Capitaine s'est vite évadé. Moi, j'étais évanouie, je ne pouvais crier.... Je suis encore dans un état.

L E B A R O N.

Que je t'embrasse. Sans toi je courais risque d'être joué. Ce coquin de l'Olive !... Ah ! je ne me fierai qu'à toi uniquement. Tiens, voilà ma bourse pour prix de ton zèle.

L I S E T T E.

Vous êtes trop bon, en vérité.

L E B A R O N.

Je ne saurais trop récompenser un service aussi signalé. Ah ! diable ! Pîngambe & François sont dehors ; courons à ma nièce & fermons la porte de la rue. Qu'on est heureux cependant d'avoir des domestiques comme Lisette. (*Il sort.*)

S C E N E X X I I I.

L I S E T T E, *seule.*

VOILA de l'argent loyalement gagné ! vivent les femmes pour la présence d'esprit ! Mais le tout est de conduire l'affaire à point. Rien de plus aisé. Nous n'avions que l'Olive à craindre, le voila délogé. — Je m'admire ! Avec quel plaisir je trompe ce pauvre Baron, qui me paye si bien !... C'est sa faute ; pourquoi veut-il être plus fin que nous ? Pourquoi nous mettre dans le cas de ruser ? Pourquoi nous renferme-t-il ? Il ne fait donc pas comme c'est bon le fruit défendu ? Ah ! je te reconnais bien là irrésistible ascendant de l'esprit féminin !

Fin du second Acte.



A C T E III.

Le Théâtre représente un Jardin, une porte grillée dans le fond, & deux pavillons sur les côtés à la seconde coulisse.

SCENE PREMIERE.

FRONTIN, *descendant par les treillages appliqués au mur, du côté de la Reine.*

ON n'y voit goutte. Il est essentiel d'aller le plus doucement possible, de peur d'événement fâcheux. Ah ! m'y voila enfin. (*Il avance.*) St, st, Lisette ? C'est juste l'heure du rendez-vous. Lisette par son billet m'assure qu'elle ne se fera pas attendre. Hem ! hem ! Je ne vois personne. Qu'elle n'aille pas me faire croquer le marmot ! Nous n'avons pas de tems de reste. Le terme approche où nous perdrons tout le fruit de nos ruses, & où il ne nous serait plus permis d'en employer de nouvelles. Lisette ! hem ? Crier assez fort pour être entendu d'elle, & n'être pas entendu des autres, c'est assez difficile au moins ; il vaut mieux attendre sans faire de bruit. Il est pourtant onze heures sonnées à toutes les horloges, & à minuit tout sera dit. Voyons, point de qui-proquo. C'est par le Pavillon à droite qu'elle doit venir. L'oncle couche dans le Pavillon à gauche. — J'entends marcher ; je vois de la lumière. (*Il va au Pavillon à droite & regarde par la serrure.*) Ce n'est point elle. Eh ! non, de par tous les diables.

Ils font plusieurs. Cachons-nous derrière ces char-
milles. (*Il se cache derrière les charmilles à sa
gauche.*) (*)

S C E N E I I.

L I S E T T E , L E B A R O N , L' I N G A M B E ,
un bougeoir à la main , F R O N T I N , *caché.*

L I S E T T E .

I L n'est qu'onze heures.... Restez encore , Mon-
sieur le Baron.

L E B A R O N .

Vas , vas , je ne crains rien , je puis dormir tran-
quille ; je me retire dans mon Pavillon.

L I S E T T E .

Que fait-on ? Les amoureux sont si malins !

L E B A R O N .

Que veux-tu que je craigne ? Ma nièce est cou-
chée , j'en suis bien sûr. J'ai eu la précaution d'en-
porter toutes ses hardes. Pas de cheminée à sa
chambre , les fenêtres sont grillées , la porte est
fermée à double tour , j'en ai la clef sur moi. De
plus , le Capitaine....

(*) Les charmilles sont plantées le long des murs de côté ;
mais à trois pieds de distance des murs. Elles ont cinq pieds
de hauteur. Elles ne doivent point dépasser les fenêtres basses
des Pavillons , & règnent presque jusqu'au fond du Jardin.

L I S E T T E.

Et c'est le véritable, celui-là ! Vous l'avez été chercher vous-même.

L E B A R O N.

Oh ! j'en réponds. — De plus donc, le Capitaine qui est prévenu, couche dans la chambre voisine : au moindre bruit, il ferait sur pied, & puis son valet, garçon alerte, veille dans l'antichambre avec François ; voilà dix fois plus de précautions qu'il n'en faut. Quand ce serait pour un prisonnier d'État, on n'en prendrait pas davantage. Le Marquis ritait trop de ma peur, s'il savait qu'après tant de soins, je n'ai pas osé me coucher. Je suis seulement fâché d'avoir resté si tard. Depuis vingt-cinq ans, j'ai l'habitude de me coucher à neuf heures précises, j'en ferai peut-être incommode. Au fond, cependant, je suis enchanté de cette aventure ; elle m'a fait connaître ceux de mes gens en qui je devais avoir de la confiance.

L I S E T T E.

C'est vrai.

L E B A R O N.

Adieu Lisette.

L I S E T T E.

Vous voulez donc vous retirer absolument. Eh bien ! je veillerai pour vous. Je m'amuserai à pincer de ma guitare, & si vous ne dormez pas, vous verrez que je ne dors pas non plus quand il s'agit de prouver mon zèle.

L E B A R O N.

Je n'en doute plus.

L I S E T T E.

Monsieur, voici la clef de notre Pavillon; fermez, fermez, je vous en prie, la porte à double tour.

L E B A R O N.

Pourquoi cela? Ce serait t'offenser que d'avoir des soupçons.

L I S E T T E.

Je l'exige. (*Le Baron prend la clef, va au Pavillon.*) Bonne nuit, Monsieur le Baron. (*Elle entre, le Baron ferme la porte.*)

L E B A R O N.

Bonne nuit, mon enfant, bonne nuit.

S C E N E I I I.

L E B A R O N , L' I N G A M B E , F R O N T I N , *caché.*

L E B A R O N.

O H! je brûle d'être à demain matin pour aller faire mon compliment de condoléance à ce pauvre Marquis. Voilà nos jeunes étourdis, qui s'imaginent que rien ne leur résiste. Je voudrais pour la rareté du fait qu'il trouvât quelque expédient pour en venir à ses fins; mais cela ne se peut pas, cela ne se peut pas.

L' I N G A M B E , *bâillant.*

Cela ne se peut pas, allons nous coucher. (*Ils entrent dans le Pavillon du côté du Roi.*)

S C E N E I V.

FRONTIN, *seul.*

Q U' AI-J E entendu ! Ah ! la perfide ! la scélérate de Lisette ! C'est pour être témoin de son indignité qu'elle m'a fait venir ici. Fiez-vous à une femme après cela ! Elle n'a reculé jusqu'au dernier moment , que pour enchaîner mon génie , & nous ôter tous les moyens de nous retourner. Et moi , qui croyais qu'elle m'aimait ! Ah ! si je ne craignais pas d'être entendu par le Baron & son fidèle Invalide , qui me houspilleraient d'importance. Comme je lui chanterais sa gamme , à cette traîtresse , à cette perfide ! J'étouffe de colère , & si je pouvais l'injurier à mon aise , je sens que je serais soulagé d'un grand fardeau. Que ne peut-elle m'entendre ? (*Il s'approche de la porte du Pavillon où Lisette est entrée & parle par la serrure.*) Va , monstre , va crocodile , serpent , lézard , va , tout ce qu'il y a de plus noir & de plus méchant dans le monde , va , je te méprise , je t'abhorre , je te déteste. (*Pendant qu'il finit son monologue , on voit Lisette sortir par une croisée basse , en dérangeant un gros barreau de fer.*)



SCÈNE V.

FRONTIN, LISETTE.

LISETTE, *lui frappant sur l'épaule.*

COURAGE, mons Frontin; est-ce à moi que tout ceci s'adresse?

FRONTIN.

Ahi! Que vois-je?

LISETTE, *l'amenant sur le devant de la Scène.*

Si j'avais du tems à perdre, je te rendrais sottise pour sottise; mais tu n'y perdras rien.

FRONTIN.

Es-tu forcière?

LISETTE.

Mieux que ça. Je suis femme,

FRONTIN.

D'où fors-tu?

LISETTE.

De ce Pavillon.

FRONTIN.

Ce n'est pas par la porte, toujours.

LISETTE.

Le beau miracle! sortir par une porte! Il n'y a si mince Génie qui n'en fit autant.

FRONTIN.

Par où donc?

L I S E T T E.

Par la croisée de ce Pavillon, dont j'ai eu l'adresse & le bonheur de déployer un large barreau de fer, trop solidement attaché en apparence, pour qu'on ait le moindre doute de mon espièglerie.

FRONTIN.

Je ne m'étonne plus si tu pressais tant le Baron de prendre la clef.

L I S E T T E.

C'était-là le coup de Maître.

FRONTIN.

As-tu aussi déployé les barreaux de la croisée de la chambre de ta maîtresse?

L I S E T T E.

Oh ! non, ils tiennent trop bien.

FRONTIN.

Nous voici bien avancés. Comment la tires de-là ?

L I S E T T E.

C'est déjà fait.

FRONTIN.

Tout de bon? Oh ! que je t'embrasse.

L I S E T T E.

Tout beau. J'ai vos injures sur le cœur.

FRONTIN.

Allons, j'ai tort, je m'humilie, pardonnez.

L I S E T T E.

Nous verrons.

F R O N T I N.

Comment as-tu fait pour tromper ton Maître ?

L I S E T T E.

Tout part delà. Il était chez sa nièce qu'il pressait de se coucher, comptant n'avoir plus rien à craindre. A mesure qu'elle quittait une pièce de son ajustement, mon homme, par mon avis, s'en emparait. Elle passe derrière son rideau, j'en coiffe son traversin, il avance sa tête pour lui dire bon soir, il baise ma main pour la sienne, & dans ce temps-là elle enfile la porte, grimpe à ma chambre, j'emporte le flambeau, je passe devant moi, content il m'accompagne, place ses sentinelles, va joindre le Capitaine, le loge dans la chambre voisine, s'applaudit de sa sagacité, & me remercie, en riant, de mon adresse à le servir.

F R O N T I N.

Oh ! je ne suis plus surpris, s'il est si facile de coucher si tranquille.

L I S E T T E.

Pour réussir & n'être pas surpris, il faut se débarrasser des soupçons. J'ai eu peur de lui enlever tout, & qu'à moi de le faire venir, jusqu'à ce qu'il se soit posté en sentinelle, & n'ait plus rien à me faire de nous nuire ; mais avec une telle adresse, & un tel semblant de confiance, comment le Capitaine peut-il nous surprendre, & ne lui être d'aucun secours, & ne le servir ?

FRONTIN.

C'est vrai. Que de ruse ! Je me prosterne devant ton génie. Franchement il m'épouvante , & je crains pour le temps où tu feras ma femme.

L I S E T T E.

Sois toujours aimable , jamais jaloux , & tu n'auras rien à redouter.

FRONTIN.

Oui , vrai ?

L I S E T T E.

C'est là tout le secret ; mais ces chiens de maïs n'en veulent pas faire usage. Aussi....

FRONTIN.

Comme on les trompe !

L I S E T T E.

C'est le mot. Mais c'est leur faute. Nous perdons un tems précieux , ma maitresse m'attend : je vais lui faire endosser un des habits de son frère ; & au moment indiqué , elle descendra à pas de loup par l'escalier dérobé.

FRONTIN. (*L'Olive paroît sur le mur.*)

C'est bon. Il faudrait un signal.

L I S E T T E.

Imbécille ! crois-tu que je l'aye oublié ?



SCÈNE VI.

FRONTIN, LISETTE, L'OLIVE,
sur le mur.

L'OLIVE.

IL y a du monde. Doucement. (*Il descend sans faire de bruit, & reste derrière la charmille.*)

LISETTE.

Hein ! Que dis-tu ?

FRONTIN.

Que tu es une femme unique.

LISETTE.

Pendant que Mademoiselle se préparera , va dire à ton maître d'être prêt dans un quart-d'heure.

L'OLIVE.

Ah ! ah !

LISETTE.

Qu'il vienne seul au bas des murs du jardin. Il frappera dans sa main, j'entendrai son signal ; & quand je verrai le moment favorable , je pincerai sur ma guitare l'air, *tandis que tout sommeille* , qu'il faillisse l'instant pour sauter dans le jardin.

L'OLIVE , *toujours caché.*

Bon !

LISETTE , *vivement.*

Bon ? Excellent ! sur tout , qu'il ne précède pas le signal , & qu'il ne prenne pas un air pour l'au-

tre. Il se pourrait que le Baron m'entendit pincer de la guitare, qu'il se mit à sa fenêtre, quoique je le présume bien endormi; mais c'est qu'il faut tout prévoir; alors j'attendrais qu'il se fût retiré. Allons, va-t'en, tu es au fait.

FRONTIN.

De reste.

LISSETTE. (*L'Olive se coule derrière la charrille qui est de l'autre côté.*)

Dans un quart-d'heure, ni plutôt, ni plus tard.

FRONTIN.

Hé, oui. (*il s'en va.*)

LISSETTE, *le rappelant.*

A propos, l'Olive?

FRONTIN.

Toujours prisonnier.

LISSETTE.

L'a-t-on un peu étrillé?

FRONTIN.

Oh! oui, je t'en réponds. Il était en bonnes mains.

LISSETTE.

Tant mieux! il le mérite, c'est un fot.

FRONTIN.

Qui l'aurait été bien davantage, s'il t'eût épousée.

LISSETTE.

Il a un visage à ça.

F R O N T I N.

Sans doute. Mais , moi ? ..

L I S E T T E.

Quel'e différence !

F R O N T I N , *l'embrassant.*

Ah ! frippone ! Que n'est il témoin de ce beau moment !

L I S E T T E , *le repoussant.*

Hé ! vas donc. Je te laisse & je monte à ma chambre. Toi , décampe. Prestelle , exactitude & silence , voilà ce qu'il nous faut.

(Elle entre par la croisée. Frontin a soin de se mettre en face , mais à quelques pas de la croisée par laquelle elle entre , et qui empêche l'Olive de la voir , & lui fait croire qu'elle est entrée par la porte.)

S C E N E V I I.

F R O N T I N.

JE me sauve. (*En grim pant.*) Diable ! point de faux-pas ici. La peste ! si j'allais me casser le cou , cela dérangerait tous nos projets , & l'on pourrait appeller cela , *faire naufrage au Port.*

SCENE VIII.

L'OLIVE, *sortant de derrière les charmilles.*

FAIRE naufrage au Port ! Eh ! oui , tu feras naufrage au Port ; & toi , & ta Lifette vous serez payés de vos fourberies. Les misérables ! Comme ils traitent un galant homme ! à les entendre je ne suis qu'un sot. Allez , canaille insolente , allez , ce sot-là vous apprendra qu'il en sçait autant que vous , & que si vous avez profité d'un hazard pour le jouer , il en profitera à son tour pour vous le rendre avec usure. Avertissons le Baron sans tarder. Comme il va être charmé de me revoir ! Comme il doit être inquiet de son fidèle l'Olive ! (*Il sonne au Pavillon du Baron.*) Monsieur le Baron ! Monsieur le Baron ! Dormirait-il déjà ? (*Il regarde à la fenêtre.*) Il n'est pas couché , je vois de la lumière dans sa chambre. Son-nons encore. Je ne risque rien. Lifette ne peut m'entendre , sa chambre est trop éloignée d'ici ; & quand elle m'entendrait , son complot n'en avorterait pas moins.

(*Il sonne plus fort.*)

SCENE IX.

L'OLIVE, L'INGAMBE, *en dedans.*

L'INGAMBE.

QUI est-là ?

L'OLIVE.

C'est moi.

L'INGAMBE.

COMÉDIE.

L'INGAMBE.

Qui, moi ?

L'OLIVE.

Oui, moi.

L'INGAMBE.

L'Olive ?

L'OLIVE.

Lui-même.

L'INGAMBE.

Va te promener, nous n'avons pas besoin ici d'un drôle de ton espèce.

L'OLIVE.

La jolie réception ! Oh ! le Diable s'en mêle. Non, jamais on n'accueille si mal l'innocence. (*Retournant à la porte.*) Père l'Ingambe ! Papa l'Ingambe ! par charité.

SCENE X.

L'OLIVE, L'INGAMBE, *sortant en bonnet de nuit & gilet.*

L'INGAMBE.

QUE veux-tu ?

L'OLIVE.

Je te prie, je te supplie de dire à Monsieur le Baron que j'ai un secret de la plus grande importance à lui communiquer.

G

L'INGAMBE.

Je vais l'avertir , mais compte que tu n'en feras pas meilleur marchand.

(*Il lui ferme la porte au nez.*)

SCENE XI.

L'OLIVE , *seul.*

COMME il me traite ! Voyez un peu le beau plaisir d'être fidèle ! J'ai été battu aujourd'hui par tout le monde. Amis & ennemis , tout me tombe sur le corps. Mais il faut me réconcilier avec mon Maître , & l'important service que je vais lui rendre me vaudra sans doute un ample dédommagement des maux que j'ai soufferts pour lui.

SCENE XII.

L'OLIVE, LE BARON, L'INGAMBE.

LE BARON , *en robe-de-chambre.*

AH ! ah ! vous voilà , Monsieur le maraud , croyez-vous m'en imposer par quelque conte inventé à plaisir ?

L'OLIVE , *à genoux.*

Monsieur le Baron , je vous demande , à deux genoux , pardon de l'erreur où vous êtes.

L E B A R O N.

Misérable ! coquin ! frippon ! scélérat !

L' O L I V E.

Injuriez-moi sans bruit , battez-moi de même , si vous vous en sentez le courage ; mais quand votre premier feu sera passé , permettez-moi de vous rendre un service signalé !

L E B A R O N.

Quel service ?

L' O L I V E.

Dans un quart-d'heure , on vous enlève votre nièce.

L E B A R O N.

A d'autres !

L' O L I V E.

J'ai entendu le complot. Lisette mène l'intrigue.

L E B A R O N.

Bien imaginé ! Tu oses l'accuser , elle , Lisette !

L' O L I V E.

Oh ! c'est une jolie fille ! Apprenez que c'est elle qui m'a fait emporter chez le Marquis.

L E B A R O N.

Toi ? Menteur effronté !

L' O L I V E , avec le débit le plus vif.

Elle-même. Si vous sçaviez avec quelle adresse , après avoir fait évader notre galant , elle m'a fait prendre sa place dans la maudite caisse. J'avais beau crier , elle riait de mes cris , & de voir , sur-tout , que ce sourd de François ne pouvait les entendre.

Je me démenais comme un Diable , on ne m'en a pas moins changé de domicile. J'arrive , on lève le couvercle , quatre grands coquins de Laquais s'emparent de ma personne en éclatant de rire , ils me houspillent , me raillent & me bernent. Le Marquis m'ôte de leurs mains , m'enferme dans un cabinet grillé , j'y reste jusqu'à présent sans boire ni manger ; je m'échappe à la fin en brisant la ferrure , je me sauve à travers un jardin , le Jardinier & son Garçon me prennent pour un Voleur , ils m'escortent à coups de gaule , je franchis un mur , je tombe dans un fossé , je me relève , j'entends qu'on me poursuit , la peur me donne des ailes & j'arrive sur les bancs de l'Hôtel , encore tout ébahi de ma triste aventure.

LE BARON.

Après , après ?

L'OLIVE.

Est-ce qu'il n'y en a pas assez à votre avis ? Je veux entrer chez nous , bernique , visage de bois à la grande porte. Je fais le tour , qu'apprends-je ? Une échelle dressée contre les murs du jardin.

LE BARON.

Une échelle ?

L'OLIVE.

Oui , Monsieur , une échelle. Est-ce que je ferais entré sans cela ? J'y monte doucement , je descends de même ; j'entends parler , j'écoute , je reconnais la voix de Lifette.

LE BARON.

De Lifette ? Imposateur ! Moi , qui l'ai fermée à clef dans le Pavillon.

L' O L I V E.

Cela ne l'a pas empêché de sortir.

L E B A R O N.

Cela ne se peut pas.

L' O L I V E.

Ah ! quel entêtement ! Je vous dis que je l'ai reconnue , ainsi que Frontin , celui qui faisait le Capitaine. Dans quelques instans , le Marquis doit se trouver dans la rue. Il donnera le signal en frappant dans sa main. Lisette doit répondre en pinçant sur sa guitare : *Tandis que tout sommeille*. Votre nièce descendra de sa chambre , trouvera le Marquis dans le jardin ; ils escaladeront le mur , & bon voyage ensuite : courez après.

L E B A R O N.

Diable ! ceci mérite attention. Lisette me tromperait ! Elle se fera donc procuré de fausses clefs ?

L' O L I V E.

Si vous ne voulez pas m'en croire , rentrez dans votre appartement , & demain matin vous ferez vos réflexions sur l'avis que je vous donne.

L E B A R O N.

François & le valet du Capitaine , sont donc gagnés ? Je m'y perds.

L' O L I V E.

L'instant approche. Quel parti prenez-vous ?

L E B A R O N.

Je veux les surprendre. L'Ingambe ?

L'INGAMBE.

Mon Capitaine ?

LE BARON.

Prends ta carabine.

L'INGAMBE.

Oui, mon Capitaine. (*Il va la chercher.*)

LE BARON.

Cachez-vous derrière ce berceau de charmille,
& des que le Marquis se montrera dans le jardin,
vous le fâirez & le ramènerez à son Hôtel.

L'OLIVE.

Il ne l'échappera pas cette fois, j'en répons.

LE BARON.

Sans lui faire de mal, pourtant, ce sont nos
conventions.

L'INGAMBE.

A quoi bon ma carabine ?

LE BARON.

Pour lui faire peur.

L'INGAMBE.

S'il veut résister ?

LE BARON.

Alors, je me montrerai & il ne résistera pas.
Moi, je vais me tenir tout près de la porte du Pavil-
lon, pour saisir ma nièce au passage. Tenez, voici
la clef du jardin, je veux qu'il sorte plus commo-
dément qu'il ne fera entré.

SCÈNE XIII.

LISETTE, *ouvre la fenêtre d'en haut*, LE BARON.
L'OLIVE, L'INGAMBE.

L I S E T T E.

LE moment approche , & elle n'est pas encore habillée.

LE BARON, *bas à l'Olive & à l'Ingambe.*

Chut, chut ; c'est elle. Cachez-vous & ne soufflez pas. (*Ils se cachent derrière la charmille du côté du Roi.*)

L I S E T T E.

J'entends marcher. Est-ce vous ?

LE BARON.

Oui , c'est moi.

L I S E T T E, *à part.*

C'est le Baron. Quel contretems !

LE BARON, *à part.*

Faisons la descendre , & quand je la tiendrai.....
(*Haut.*) Lisette , descends , j'ai à te remettre quelque chose , & je me retire tout de suite.

L I S E T T E.

Débarraffons-nous en vite. — Ouvrez , je suis à vous. (*Le Baron ouvre la porte.*)

SCENE XIV.

LE BARON. L'OLIVE & L'INGAMBE,
cachés.

LE BARON, *à part.*

PESTR! m'ayant reconnu, elle se ferait bien gardée de donner le signal. Ce n'est pas assez de faire échouer leur projet, je veux encore avoir la satisfaction de les railler à mon aise, en les prenant sur le fait. (*Il va à la porte par laquelle Lisette sort.*)

SCENE XV.

LISETTE, LE BARON. L'OLIVE
& L'INGAMBE, *cachés.*

LISETTE, *sa guitarre à la main.*

QUE me voulez-vous?

LE BARON, *la fait assoir sur une des chaises du jardin, qui sont devant la porte du Pavillon. Il s'assied aussi.*

Asseyons-nous & jasons un moment.

LISETTE, *à part.*

Le moment est bien choisi.

LE BARON,

Que dis-tu?

L I S E T T E.

Je vous écoute; mais si vous n'avez rien d'intéressant à me dire, permettez, Monsieur, que j'aille me coucher, je suis si fatiguée.... Je meurs d'envie de dormir.

L E B A R O N.

Tu m'as promis de veiller jusqu'à minuit.

L I S E T T E.

C'est vrai; mais je crains le ferein.

L E B A R O N.

Tu t'es cependant promenée dans le jardin, après que tu m'as eu dit adieu.

L I S E T T E, *à part.*

Il m'a vue, tout est perdu.

L E B A R O N.

Eh bien?

L I S E T T E.

Quelle idée!

L E B A R O N.

Je t'ai vue. Tu causais même avec quelqu'un qui t'intéresse.

L I S E T T E, *à part.*

Il nous a écoutés. (*Haut.*) Comment cela se pourrait-il? J'étais enfermée.

L E B A R O N.

Et les fausses clefs? On s'en procure. Je t'ai entendue ouvrir & fermer la porte.

L I S E T T E, *vivement, & à part.*

Il ne fait rien.

LE BARON.

Je suis au fait. Remets-les moi de bonne grace.

L I S E T T E.

Je n'en ai point. Voyez mes poches.

LE BARON, *à part.*

C'est ma nièce qui les a, ne désespérons point la porte.

L I S E T T E, *bas.*

Il ne s'en ira pas. Que faire.

LE BARON, *indifféremment.*

Je me ferai trompé peut-être?

L I S E T T E.

Certainement.

LE BARON.

Qu'as-tu à la main.

L I S E T T E.

Ma guitarre.

LE BARON.

Places-m'en un petit air.

L I S E T T E.

Elle n'est point d'accord.

LE BARON.

Si.... si.... Je t'en prie.... Un air, & je vais me coucher.

L I S E T T E.

Quel air?

LE BARON.

Le premier qui te viendra en tête.

L I S E T T E.

Allons. (*Elle pince un air quelconque. A peine est-il fini, qu'on entend le signal.*)

L E B A R O N.

Il y a dans la rue un amateur qui t'applaudit.

L I S E T T E, *à part.*

C'est le signal.

L E B A R O N.

Il faut être honnête. Dès qu'on a du plaisir à l'entendre, pince en un second. — *Tandis que tout sommeille*, par exemple.

L I S E T T E, *à part.*

Il fait tout. Nous voilà pris. (*Haut.*) Monsieur...

L E B A R O N.

Allons donc. Faut-il se faire prier, quand on a du talent?

L I S E T T E.

Vous êtes instruit, je le vois.

L E B A R O N.

Ah, ah!

L I S E T T E.

J'embrasse vos genoux.

L E B A R O N.

Point de grace. Pince cet air, ou crains mon courroux. Ne bouge pas, obéis; & s'il t'échappe un seul mot....

L I S E T T E.

Monsieur....

LE BARON.

Mademoiselle, je vous l'ordonne.

L I S E T T E.

Allons donc. (*Elle pince l'air :*) *Tandis que tout sommeille.*

S C E N E X V I.

LE MARQUIS, LUCILE, *en homme*, L I S E T T E,
LE BARON, L'OLIVE, L'INGAMBE.

(*Pendant l'air, le Marquis paraît sur le mur, & Lucile a une jambe hors de la fenêtre par où Lisette a déjà passé. A la fin de la première reprise de l'air, le Marquis saute dans le jardin, & tombe sur ses mains derrière la charmille. En même tems Lucile sort par la fenêtre, & va droit à la grille du fond. L'Olive & l'Ingambe trompés par l'habit, la prennent pour le Marquis, & la saisissent au milieu du Théâtre. Lisette reste pétrifiée sur sa chaise. Lucile a l'air de se débattre, & garde un profond silence, en affectant de cacher sa figure.*)

L' O L I V E , appercevant le Marquis au haut du mur, se coule tout doucement le long de la charmille qui est du côté de la Reine.

JE le tiens. Ah ! ah ! vous voilà pris à votre tour, Monsieur le Marquis.

L I S E T T E.

L'Olive ! c'est lui qui a tout découvert.

LE MARQUIS, *sur ses genoux derrière la charmille.*

Qu'entends-je ?

L' O L I V E.

Vous ne dites mot. Ah ! si vous n'étiez pas un Marquis, comme vous me payeriez ce que vous m'avez fait !

L' I N G A M B E, *couchant Lucile en joue.*

Ne bougez pas, ou gare.

LE M A R Q U I S.

Chut ! ne soufflons pas.

LE B A R O N, *très-gai.*

Bon soir, Monsieur le Marquis. Une autre fois vous serez plus heureux. Point de violence, & l'on ne vous en fera aucune. Allez, mes enfans, reconduisez-le à son Hôtel, faites sentinelle à sa porte ; & dès que minuit aura sonné, revenez l'un & l'autre. (*On emmène Lucile.*) Tirez la porte sur vous. Bonne nuit, mon cher voisin, bonne nuit.

S C E N E X V I I.

L I S E T T E, *assise*, LE B A R O N, L E M A R Q U I S,
derrière la charmille.

L A B A R O N, *au comble de la joie.*

IL se laisse emmener sans dire une parole. Un renard pris au trébuchet, ne ferait pas plus hon-teux, (*à Lisette.*) Et toi, perfide, que réponds-tu ?

L I S E T T E.

Que voulez-vous que je réponde ? Je vous trom-pais, je faisais mon métier ; mais le Diable a dé-

chaîné l'Olive pour nous nuire & renverser tous nos projets.

LE BARON.

Allons ; je monte chez ma nièce pour la complimenter. Que je vais la surprendre agréablement en lui annonçant la belle issue de ton entreprise. Elle fait nos conventions ; ainsi , qu'elle n'aille pas prendre de l'humeur , cela ne remédierait à rien , j'aurais pris mon parti galamment , qu'elle en fasse de même. Adieu , Lisette , tu mériterais que je te misse à la porte , à l'heure qu'il est , mais tu peux remonter à ta chambre quand tu voudras. J'aime trop les gens d'esprit , pour t'exposer à coucher à la belle étoile. (*Il entre dans le pavillon à droite.*)

SCENE XVIII.

LISETTE, LE MARQUIS.

LISETTE.

IL me plaîsante , il a raison ; il a assez beau jeu pour cela. — Je m'avise , pendant qu'il monte , si Mademoiselle sortait par notre fausse issue — Excellente idée ! (*Elle va à la fenêtre du pavillon.*) Mademoiselle , Mademoiselle ?

LE MARQUIS , *d'un peu loin.*

Lisette ?

LISETTE.

Est-ce vous , Mademoiselle ?

LE MARQUIS, *approchant.*

Eh ! non. C'est moi.

L I S E T T E.

Vous ? Et qui ont-ils donc emmené ?

LE MARQUIS.

Ta maitresse.

L I S E T T E, *avec l'expression de la plus grande joie.*

Elle ? Ah ! j'en mourrai de joie. — Elle ? (*Elle court à la porte du Pavillon.*) Monsieur le Baron ? Monsieur le Baron ?

LE MARQUIS.

Tais-toi donc, tais-toi donc. Laisse, que je m'échappe.

L I S E T T E, *le retenant.*

Non pas, non pas. Il m'a raillée, il faut que je le raille à mon tour. (*Même jeu.*) Monsieur le Baron ? Monsieur le Baron ?... Eh ! venez donc, venez rire avec nous.

LE MARQUIS.

Tous les hommes sont beaux joueurs quand ils gagnent ; mais quand ils perdent, c'est différent. Le Baron aura de l'humeur.

L I S E T T E.

Il n'oserait. Oh ! vous ne connoissez pas le personnage. Monsieur le Baron, Monsieur le Baron !



SCENE XIX.

FRANÇOIS. *Un Domestique du Capitaine, tous deux avec des bougeoirs.* LE BARON, LISETTE.
LE MARQUIS, *se tenant caché derrière Lisette.*

LE BARON.

O CIEL! elle n'était pas dans son lit!

LISETTE.

Eh! non. Elle n'y a pas même été.

FRANÇOIS.

E...e...elle n'est.... est.... est pas sortie. Je e...e...
vous... ous... dit.

LE BARON, *avançant à Lisette, qui laisse voir le Marquis.*

Que vois-je?

LISETTE.

Le Marquis.

LE BARON.

Et ma nièce?...

LISETTE, *avec la plus grande chaleur.*

Est chez lui! C'est l'Olive & l'Ingambe qui l'y
ont conduite par votre ordre.

LE BARON.

Est-il possible?



SCENE

SCENE XX.

LES PRÉCÉDENS, L'OLIVE,
L'INGAMBE.

L'OLIVE, *accourant.*

NOUS l'avons remis chez lui. Minuit a sonné, nous revenons, comme nous vous l'avez ordonné. (*Apperveant le Marquis, il recule.*) O Ciel! ai-je la berlue? Est-ce qu'ils font deux? (*L'Ingambe témoigne le même étonnement.*)

LISETTE.

Non. Mais Monsieur l'Olive est un sot bien décidément.

LE BARON.

Ce n'est point elle qu'ils ont emmenée.

SCENE XXI & dernière.

LES PRÉCÉDENS, LUCILE,
FRONTIN, *des Domestiques avec des flambeaux.*

LUCILE, *entrant sur le dernier mot, & gaiement.*

PARDONNEZ-MOI, mon cher oncle. Eh bien! avez-vous perdu?

LE BARON.

Je suis stupéfait.

L I S E T T E.

Monsieur le Baron, remerciez l'Olive; c'est lui qui vous procure cette avanée.

L' O L I V E.

Est-ce ma faute? Soupçonnais-je son travestissement?

L I S E T T E.

Quand on écoute une conversation, il faut l'écouter toute entière; autrement l'on s'expose à faire des sottises.

L E B A R O N.

Je n'en reviens pas. Mais par quelle ruse?...

F R O N T I N.

On vous le contera. Pardon, Monsieur l'Olive, si je vous ai un peu houspillé! Voilà à quoi l'on se hazarde, quand on embrasse une mauvaise cause. (*A Lisette.*) Touche-là, mon enfant, tu m'appartiens par droit de conquête.

F R A N Ç O I S.

È.... é.... éveillera-t-on le Ca....a....a...apitaine?

L E B A R O N.

A l'autre!

L I S E T T E.

Allons, gai, Monsieur le Baron. Un galant homme prend son parti de meilleure grace.

L U C I L E.

Mon oncle, quoique j'aye gagné, vous êtes toujours le maître.

L E B A R O N.

Oh! j'ai perdu. Soit adresse, soit hasard, j'ai perdu. (*Gaiement.*) Tant pis pour le Capitaine. Allons, mon neveu, elle est à vous.

L E M A R Q U I S.

Ah! vous me rendez le plus heureux des hommes!

L U C I L E.

Que je vous aime, mon cher oncle. Ah! ça, convenez, enfin, que vouloir garder une femme malgré elle, c'est la chose impossible.

F I N.

Lu & approuvé. A Paris, ce premier Décembre
1786. S U A R D.

Vû l'Approbation. Permis d'imprimer. A Paris,
ce 2 Décembre 1786. D E C R O S N E.





PQ
1981
D8G8

Dumaniant, Antoine Jean
Bourlin
Guerre ouverte

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
